

ENQUÊTE

DE

LA REVUE MORBIHANNaise



19620

13

264

8

PMR

Les Pardons

de

Bretagne

« O Breiz-Izel, o kaëran bro
Ha kaëroc'h c'hoaz he fardonio ! »

RENÉ LAFOLYE

ÉDITEUR

1911



Diocèse de
Quimper & Léon
Evêché de Quimper & Léon

Document numérisé en 2016

PREFACE

LES PARDONS BRETONS DANS L'ART

« O Breiz-Izel, o kaëran bro
Ha kaëroc'h c'hoaz he fardonio ! »

Ami lecteur, il conviendrait au début de ces quelques pages que je vous présente mes excuses ; après tant d'études si consciencieuses, si érudites, si profondes, parues ici même sur les pardons de Bretagne, il m'est permis de craindre un accueil sévère pour ces notes qui ne sont pas même d'un artiste, encore moins d'un critique d'art : vous serez assez bienveillant pour n'y voir que ce que j'y voulais mettre : des impressions, des notations fugitives, moins encore souvent, des rêveries..... Je me suis mis en face d'une œuvre sans parti-pris de dénigrement ni de complaisance, et je me suis demandé si elle éveillait dans mon âme de Breton et de Croyant quelque émotion et de quelle qualité : ce que j'ai cru deviner ou ressentir par delà la couleur ou les formes je vous le dis sincèrement : c'est vous engager, ami lecteur, à refuser à cette étude toute valeur objective : que si nos esprits et nos âmes se rencontrent ici ou là dans cette communauté d'attrait qui émane des choses vraiment belles, je me réjouirai d'avoir éveillé des sympathies inconnues : que si vous m'estimez outrancier ou ignare, ne vous retenez point de formuler ce jugement sévère, assuré qu'à l'avance j'y souscris.

Pourtant, cher lecteur, je ne voudrais point vous engager à parcourir à ma suite la riche galerie des « Pardons bretons » avec l'intention exclusive de provoquer en vous des effets sensibles et des émotions discutables ; — le beau si nous le rencontrons produira sur nous un autre effet, intellectuel celui-là, et nous amènera à prononcer un jugement justifié ; et c'est pourquoi, avant de vous servir de cicérone vous m'excuserez de philosopher quelque peu devant le guichet :

Si vous le voulez bien, nous serons de l'avis de ce quelqu'un dont j'ai oublié le nom et qui définissait le beau « l'expression de l'âme par la matière, de l'esprit par le corps, de l'infini par le fini, » — ou de cet autre qui écrivit une phrase si profonde dans sa concision « Le beau est la splendeur du vrai ! » ; et si la critique moderne m'oblige à retirer à Platon la paternité de cette belle formule, je ne me refuserai pas le plaisir de l'éclairer par cette citation qui est du Philosophe Divin : « Ce qui donne aux formes leur grâce, c'est qu'elles expriment au sein de la matière les qualités de l'âme. » Nous proclamerons donc beau ce qui sera expressif de la vie,

surtout de la vie de l'âme ; et ces chemins détournés nous amenant cependant à notre but, si parmi tant de tableaux qui prétendent nous représenter la Bretagne je vous arrête et je vous dis : « Celui-là est beau », c'est qu'il m'aura paru vraiment expressif de l'âme bretonne.

Je suis certain, si votre patience ne s'est pas encore lassée, que vous entrevoyez déjà combien il sera difficile à un artiste de nous satisfaire : l'âme bretonne est si complexe, elle se livre si peu à l'extérieur, elle est imprégnée de tant de réserve et de pudeur jalouse qu'on n'est pas admis dès l'abord à pénétrer sa vie intime et ses secrets. Les gens de notre race, et je le dis avec une pointe d'orgueil, restent un indéchiffrable problème aux yeux du rapin famélique qui brosse des « pardons » à tant le mètre carré parce que les bretonneries sont à la mode et que l'ordinaire clientèle de nos plages — si béotienne pourtant — subit malgré elle le charme irrésistible et souverain de la terre d'Armor : « le peintre amateur » — car ce sport à ses nombreux adeptes — dont vous connaissez tous la flanelle blanche, la chemise de soie lâche et le canotier anglais, tient à rapporter de sa villégiature estivale quelques études, — « de simples croquis d'ailleurs » — oh ! combien ! Ame frivole que son éducation condamne à ne sentir jamais que le côté pittoresque peut-être mais superficiel, l'aspect purement extérieur des êtres et des choses, et qui n'ira point au-delà de cette écorce. — Il y a bien aussi les vrais peintres, soucieux de vérité, amoureux de leur art, conscients de sa mission moralisatrice : ceux-là, croyez-m'en, ne sont pas légion.

Et le Breton, après tant d'essais infructueux ou ridicules à force de platitude, reste un inconnu ou un méconnu : naïf comme un enfant et retors comme un huissier de Basse-Normandie, rêveur et brutal, pratique et mystique, à ce point ondoyant et divers qu'on désespère parfois de jamais le « savoir à fond » ; je crois pour ma part que pour traduire l'âme bretonne — et les pardons sont une des rares occasions où elle se révèle le mieux, — il faudrait joindre aux qualités matérielles qui s'appellent le métier, des dispositions morales spéciales que donne seul le long atavisme d'une même race et d'une même foi. La Bretagne a eu certes d'éloquents et consciencieux interprètes dans le domaine de la peinture, mais quand se lèvera celui qui sera sans conteste le grand peintre de la Bretagne, soyez assuré que celui-là sera un Breton et un croyant.

A. SALLIQU.

Avant de donner au lecteur l'Etude de M. Salliou sur l'expression de « la Bretagne priante » dans la peinture, nous voulons intercaler ici quelques notes fort curieuses de M. J. Le Falher sur l'origine de nos Pardons.

J. B.

ENQUETE SUR LES PARDONS DE BRETAGNE

QUELQUES NOTES SUR LEUR ORIGINE

A l'origine de plusieurs de nos Pardons se rencontrent des légendes. On pourrait en faire un travail comparatif. Il y en a qui se ressemblent entre elles : Notre-Dame du Roncier de Josselin, par exemple, et Notre-Dame de Kerluhan de Châteaulin. Il y en a qui ressemblent à des légendes de France ou de l'étranger : ainsi Notre-Dame de Béléan près Vannes et Notre Dame de Liesse en Soissonnais, Notre-Dame du Folgoat bretonne et Notre-Dame du Folgoat allemande. Peut-être arriverait-on à découvrir quelles sont de ces légendes celles qui furent importées en ce pays, lesquelles ont une origine nettement bretonne, et lesquelles, parmi ces dernières, ont servi de type à la série ressemblante.

A l'origine de nos Pardons, il y a le besoin de la santé du corps ; on va aux Pardons pour obtenir guérison, on y va implorer les « saints guérisseurs » : les saints *diboën* qui tirent de peine, les saints *tupedu* auxquels, non pas sans superstition, on demande ou de vous rétablir ou de vous achever. Il manque un catalogue général de nos saints bienfaiteurs, de leur nom, de la maladie ou des maladies dont ils guérissent et du temps où l'on va les prier. Si jamais ce catalogue s'établissait, il ne faudrait pas oublier que les saints amis de l'homme sont aussi ceux des animaux, et dès lors le catalogue deviendrait double.

A l'origine de nos Pardons, il y a aussi le besoin de la santé de l'âme ; on va aux Pardons pour obtenir la rémission de ses péchés ou pour gagner des Indulgences. Le nom d'ailleurs dit bien ce qu'est la chose : et je ferai remarquer que rien ici n'est d'origine bretonne, et qu'il y a en France de vrais Pardons comme en Bretagne, témoins le grand Pardon de Chaumont au diocèse de Langres. Seulement ils sont plus nombreux et se sont mieux conservés chez nous.

La foi très vivace de nos aïeux leur faisait entreprendre plus

qu'ailleurs de surprenantes œuvres de pénitence afin d'obtenir pardon ; surtout ils allaient en pèlerinage. On les trouvait sur les chemins de Jérusalem, de Saint-Jacques-de-Compostelle, de Rome, de Lorette, de Saint-Servais de Maëstricht ; ils allaient comme ils pouvaient, quelquefois par mer, le plus souvent à pieds. A Rome, ils avaient des confesseurs de leur langue ; à Paris on leur construisit un hôpital ; et encore aujourd'hui à Maëstricht la chapelle de la cathédrale où ils s'agenouillaient s'appelle toujours la chapelle des Bretons.

Or cette inclination pour les pèlerinages lointains, nos pères l'eurent aussi pour des pèlerinages plus rapprochés d'eux ; des voyages pour obtenir pardon, ils en firent dans leur paroisse même ou dans les paroisses voisines, le jour où ils trouvèrent l'occasion de gagner des indulgences chez eux. C'est là qu'il faut voir le grand motif, la principale origine de nos Pardons, de leur nombre, de leur vogue et aussi de leur persistance.

En Bretagne le *Tro-Breiz*, qui porte encore le nom de pèlerinage des Sept-Saints, n'était qu'un long voyage de pénitence ; et il ne faut pas juger autrement les *Troménies*, ces processions très pénibles qui sont demeurées l'apanage du diocèse de Quimper. À Locronan et à Landeleau, la Troménie dure des demi-journées sinon des journées entières par des routes impossibles, et à Gouesnou naguère on la faisait nu-pieds.

Ce qui fournit à nos pères le moyen de gagner des indulgences *en leur pays*, ce furent à partir de la fin du XIV^e siècle, quand se calma la guerre de Cent ans, les constructions ou réparations d'une foule d'églises, cathédrales ou chapelles, qui avaient eu à souffrir, comme les hommes, de la longueur du conflit. Les XV^e et XVI^e siècles y suffirent à peine.

L'aristocratie bretonne sans doute s'y employa avec générosité. Nos ducs tout d'abord donnèrent l'exemple ; et Jean V, qui éleva Notre-Dame de Chartres à Vannes, prodigua aussi ses principales faveurs à Quimper et Léon. Nos grands seigneurs les imitèrent. Kernascléden vers 1420 est d'Alain VIII de Rohan ; Notre-Dame de Bon-Encontre en Saint-Samson, de Jean de Rohan (1510) ; et, puisque je parle des Rohan, j'attirerai l'attention sur ce fait que leurs blasons se voient en nombre

d'églises et chapelles du Haut-Vannetais, de la Haute-Cornouaille ou du Léon. Bien d'autres familles nobles marchèrent sur ces traces, je devrais même dire toutes, car si l'armorial breton se perdait on le retrouverait tout entier dans nos églises. Mais de ce qu'elles ont estampillé de leurs armoiries les façades de nos édifices religieux, leurs murs, leurs vitraux, jubés, retables ou autels, il ne faudrait pas croire cependant qu'à elles seules elles ont achevé tout le travail.

Le peuple des villes et des campagnes y apporta aussi sa large contribution.

Lorsque le clergé, en effet, avait décidé une construction nouvelle ou une réparation urgente, la mode vint de solliciter de Rome l'octroi de quelque indulgence. L'indulgence obtenue était publiée quelquefois très au loin ; et le peuple, avide de ces faveurs spirituelles, qui étaient encore très rares, accourait aussitôt pour la gagner en apportant ses aumônes. Alors avec les sous lentement recueillis l'édifice s'élevait peu à peu, et dans la complainte du saint vénéré on célébrait joyeusement en même temps que ses vertus la générosité populaire qui les honora.

C'est ce que disait le cantique de Plouray pour rappeler au XVIII^e siècle la construction de la chapelle de Lorette : « Elle fut bâtie dans le cimetière de notre paroisse, grâce aux offrandes des pèlerins (1) ».

Dès la fin du XIV^e siècle, de 1371 à 1392, les Papes accordent 19 brefs d'indulgence au diocèse de Léon et 24 au diocèse de Quimper. En 1371, il y en a déjà un pour la cathédrale de Saint-Corentin, et en 1381 pour la chapelle de Notre-Dame de Brélès en Plourin.

Au XV^e siècle, en 1448 sous Nicolas V, je trouve « une indulgence de 5 ans et de 5 quarantaines à ceux qui, le jour de la Nativité de la Sainte Vierge, visiteront en faisant une aumône l'église de N.-Dame de Guingamp, fameuse par ses miracles mais ruinée par les guerres. »

Dans le diocèse de Vannes, ce fut pendant ce XV^e siècle

(1) Luco, *Pouillé du diocèse de Vannes*, p. 560 : *E béréd er barréz saët — Dré broveu er pèlerined.*

une éclosion merveilleuse de chapelles de toutes sortes : Béléan de Plœren (1407), la Trinité de Plumergat (1425), Notre-Dame des Orties de Pluvigner (1426), la Houssaye de Noyal-Pontivy (1435), Notre-Dame du Roncier de Josselin (1400-1452), Lézurgan de Plescop (1455), Locmaria d'Inguiniel (1468), Saint-Laurent de Limerzel (1477), les Vertus de Berric (1488), Notre-Dame du Loc de Saint-Avé (1494), sans parler de Kernascléden, de la Vraie-Croix en Sulniac, de Kerdroguen en Saint-Jean, de Notre-Dame des Fleurs en Plouay et en Languidic, de la Clarté en Baud, de Stival, de Vannes, etc. etc.

Voici sous le seul pontificat de Nicolas V les indulgences obtenues pour les entreprises de constructions ou de réparations en pays Vannetais.

— 13 novembre 1448 : « Indulgence de 3 ans et 3 quarantaines aux chapelles de l'hôpital de Saint-Maudet et de la Sainte Vierge à Plouray, aux fêtes de l'Assomption et de Saint-Maudet pour la restauration des édifices et des ornements. »

— 20 septembre 1451 : « Indulgence de 5 ans et 5 quarantaines pour la chapelle de Notre-Dame de Quelven, aux fêtes de l'Annonciation et de l'Assomption. Elle est en ruines et manque des objets du culte. »

— 22 septembre 1451 : « Indulgence de 7 ans et 7 quarantaines pour l'église de Saint-Pierre de Malguénac, le dimanche d'après la Saint-Pierre et pour les chapelles de Saint-Nicolas et de Saint-Mériadec, le jour de la fête des patrons. Ces églises menacent ruine à cause de leur vieillesse et manquent des choses nécessaires au culte. » La chapelle Saint-Mériadec dont il est ici question se trouvait dans le cimetière de Stival ; elle fut reconstruite en 1552.

— 28 septembre 1451 : « Indulgence de 5 ans et 7 quarantaines à la chapelle de N.-D. des Fleurs de Languidic, le dimanche qui précède la saint Jean-Baptiste et qui suit la fête de sainte Noyale, Vierge, où le peuple a coutume de se rendre en foule, pour qu'elle soit achevée (1) ».

(1) VAUCELLE, *Catalogue des lettres de Nicolas V E.*

Mais la plus favorisée des églises du diocèse de Vannes fut sa cathédrale elle-même, pèlerinage très fréquenté depuis qu'y reposait le corps du bienheureux Vincent de Valence, mort en 1419. Le 20 septembre 1451, Nicolas V lui accordait une indulgence plénière pour 10 ans depuis les 1^{es} vêpres de la vigile jusqu'au soir de la fête des saints Pierre et Paul auxquels elle est dédiée, pour son achèvement ».

Le 17 juillet 1455, Calixte III lui accordait dix autres années d'indulgence après l'expiration des dix premières.

Le 1^{er} avril 1478, nouvelle indulgence plénière pendant quatre ans, octroyée par Sixte IV. Enfin le 13 novembre 1514, Léon X donnait encore « une indulgence plénière pour la prochaine fête des apôtres Philippe et Jacques le 1^{er} mai, et les deux jours suivants. Le Chapitre désignera des confesseurs qui pourront absoudre des cas réservés... et commuer les vœux du voyage de Jérusalem, de Rome et de Compostelle, pourvu que ceux qui les ont promis et qui ne peuvent les accomplir envoient, suivant leurs moyens, à la fabrique de la dite cathédrale les sommes qu'ils auraient employées à faire leur pèlerinage ».

Les offrandes du pardon montèrent à 6 ou 7 mille livres, ce qui est énorme pour l'époque (1).

Ainsi les générosités pontificales contribuèrent-elles en même temps qu'à la réfection de la cathédrale de Vannes, au développement du pèlerinage de saint Vincent-Ferrier.

Partout ailleurs leurs résultats furent semblables durant le XV^e et même le XVI^e siècle, où les édifices religieux, comme une moisson admirable, poussèrent très nombreux sur notre sol. Les indulgences attiraient, les aumônes tombaient, et les murs des églises et chapelles montaient vers le ciel.

Le peuple, une fois sa confiance gagnée, a continué de revenir à ces églises qu'il avait construites ; il en connaissait le chemin, il ne l'oublia plus.

Les indulgences accordées par les Papes ont ainsi construit nos chapelles, et elles ont même parfois contribué à créer nos Pardons.

J. LE FALHER.

(1) LE MENÉ, *Histoire du Diocèse de Vannes*, t. I.

LES PARDONS BRETONS DANS L'ART

Au début de l'automne de 1675, jouissant aux Rochers des charmes de l'arrière-saison bretonne, Madame de Sévigné écrivait à Madame de Grignan : « Je vous rends bien, ma très chère, l'attention que vous avez à la Bretagne. » Je ne sais si la Marquise s'illusionnait un peu sur l'intérêt que sa fille portait à notre province : elle-même goûtait mieux les « allées admirables » de son parc que le pittoresque imprévu de nos chemins creux. Cette « attention » flatteuse resterait d'ailleurs un cas isolé ; nul ne semble se douter des trésors de poésie et d'art vrai que recèlent les vieilles coutumes et les manifestations populaires de la piété de nos aïeux. Quand un dom Lobineau ou un dom Morice dresse à la gloire du Duché un monument impérissable de labeur et de science, vous cherchiez en vain, au nombre des belles planches qui illustrent leurs in-folio vénérables, la moindre traduction d'une scène de mœurs ou d'un épisode religieux : ce sont là des sujets qui pour l'art n'existent pas encore ; David Téniers est pourtant déjà célèbre dans les Flandres, et ses kermesses — j'allais dire ses Pardons — sont l'expression excellente de la joie un peu lourde et triviale des solides buveurs du Nord ; mais ses « magots » n'eurent point l'heur de plaire à Versailles, et nul en France ne fut assez hardi ou assez inspiré pour suivre ses traces. Les artistes nous ignorent, et la grosse masse vulgaire ne sait rien des Bretons et de leur pays sinon que « le destin adresse là les gens quand il veut qu'on enrage » ; et elle eût ajouté charitablement avec La Fontaine : « Dieu vous préserve du voyage ! »

Si bien qu'il nous faut arriver à la fin du premier tiers du XIX^e siècle pour assister à une véritable « Renaissance Bretonne », M. de la Villemarqué, préfaçant la « Bretagne contemporaine », en a étudié les différentes étapes, mais en se plaçant au point de vue strictement littéraire ; j'ajouterai que nos poètes, nos conteurs, nos historiens, nos érudits révélèrent la Bretagne aux dessinateurs d'abord, puis aux peintres. Je viens de nommer la *Bretagne Contemporaine*, remar-

quable publication due à la collaboration de tout ce que la province comptait aux environs de 1865 d'esprits distingués.

Plusieurs des planches qui ornent cet ouvrage, dessinées d'après nature par Félix Benoist et lithographiées, nous affirme le feuillet liminaire par les premiers artiste de Paris, se rapportent directement à notre sujet et sont dignes de nous arrêter un instant :

Voici d'abord, cher lecteur de la *Revue Morbihannaise*, un spectacle qu'il vous a sans doute été donné de voir de vos propres yeux, dans le cadre grandiose où il se déroule le 24 juin de chaque année : c'est la Bénédiction des Coureux de Groix, célèbre au-delà des frontières du Morbihan. Entre l'île, Port-Louis et l'Armor dont les falaises s'estompent dans la brume du lointain, une flottille de bateaux et de péniches couvre les trois lieues de mer qui séparent les insulaires de la terre ferme ; un caboteur grésillon pavoisé aux couleurs nationales, — les trois couleurs de France et la bannière herminée de Bretagne en tête du grand mât, — porte le clergé des quatre paroisses riveraines : Groix, Plœmeur, Riantec et Port-Louis. L'artiste a fort heureusement choisi le moment le plus solennel de cette émouvante cérémonie : Cependant que les longues antennes des bateaux de pêche, barrant les mâts, profilent sur l'horizon de mer les ombres agrandies d'innombrables croix comme drapées par les voiles latines envergées, et que le garde-pêche de Port-Louis enguirlandé de multicolores pavois s'enveloppe à demi dans les nuages de fumée dont ses pacifiques pierriers enbrument l'azur gris bleu du ciel de juin, le prêtre debout sur le pont de la chaloupe au milieu des croix et des bannières, la main levée pour bénir et commander aux flots, adresse à Celui dont la vie s'écoula parmi les pêcheurs de Galilée l'invocation traditionnelle : « Seigneur qui avez commandé à la mer furieuse de calmer ses flots écumants, vous qui n'abusez jamais les serviteurs qui espèrent en vous, répandez d'abondantes bénédictions sur ces passes, afin que les poissons se multiplient pour notre utilité, et qu'après avoir parcouru la mer sans naufrage ni dommage de l'ennemi, nous arrivions sains et saufs au port du salut ! »

Et le contraste est vraiment saisissant, de ces pêcheurs

immobiles, les rames levées en signe d'hommage silencieux au Maître des Flots, ; de ces femmes de marins aux visages austères que la joie n'a jamais fait qu'effleurer de son aile, tandis que la douleur coutumière y traçait des rides profondes et les marquait de je ne sais quelle dureté, figures qui seraient presque inexpressives si les yeux profonds ne vivaient et ne priaient avec une intensité et une ferveur d'imploration saisissante, — et de la mer toujours mouvante, faisant danser à la crête de ses vagues aujourd'hui caressantes, demain traîtresses, frissonnantes sous la brise tiède qui les frange d'une écume d'argent, les frères coquilles de noix auxquelles se confieront tout au long de l'année tant de vies, tant d'espoirs et tant d'amours.

Félix Benoist, en artiste préoccupé de noter d'un crayon habile les manifestations les plus caractéristiques de la vie religieuse du Morbihan, n'a eu garde d'oublier le Sanctuaire qui attire chaque année au pays Vannetais des milliers de dévots pèlerins. Votre cœur filial a déjà nommé Madame Ste Anne qui porte avec Notre-Dame la couronne royale en Arvor ; mais si vous avez devant les yeux la « *Scène du pardon du 25 juillet* », vous serez comme moi plutôt déçu.

D'abord la composition manque d'unité, car nous avons là en réalité deux sujets bien distincts : à droite, la procession rentrant à la Basilique, épisode évidemment accessoire dans la pensée de Benoist ; — à gauche les pèlerins à la fontaine, tableau de genre qui accapare toute l'attention. L'artiste a-t-il voulu rendre sensible un contraste fréquent dans nos pardons bretons, où le détail vulgaire et pittoresque voisine si souvent avec le côté religieux ? Peut-être, et si tel était son dessein, je lui accorderais volontiers des circonstances atténuantes ; encore ajouterais-je que la violence du contraste et le manque de proportion m'arrêtent sur la pente de l'indulgence.

Puis le cadre était ingrat et se prêtait mal aux conceptions du dessinateur. A droite, le fond du tableau est occupé ou, pour mieux parler, obstrué par le gigantesque porche pseudo-classique de l'ancienne église, si lourd, si prétentieusement disgracieux ; — en retour, une aile de l'ancien couvent des Carmes, dont les gables se couronnent de multiples chemi-

nées et s'ajourent de lucarnes, rétrécit encore l'espace ; les éventaires des marchands de souvenir, de chapelets et de cierges, dressés le long du chemin, laissent entre une double muraille de toile un couloir étroit, où s'entasse en une monotonnalité uniforme, la théorie pressée des prêtres et des clercs, vus *de dos*, et escortant les reliques ; deux gendarmes, en serre-file, le tricorne en bataille, semblent s'attribuer tout l'honneur de ce bel ordre et mettent le sceau au style « pompier » de tout l'ensemble.

Mais détournons vite le regard pour ne pas laisser voir à ces braves défenseurs de la sécurité publique le sourire que nous avons peine à réprimer ; et nous voici transportés en plein réalisme : on dirait, avec moins de truculences, une kermesse de Téniers ou de Breughel-le-Vieux, — mieux encore un Callot sans outrances et sans brutalités. Voyez à l'arrière-plan cette hôtellerie avenante et presque cossue, avec ses fenêtres à petits carreaux et ses portes hospitalièrement béantes ; sur le seuil deux servantes accortées et propres aguichent le chaland que le pain mollet et la bière de Pontivy de Maître Jean-Marie Le Guennec, aubergiste et boulanger, ne laisseront pas insensible ! Ne me demandez pas où je puise ces détails précis : une enseigne en belles capitales qui barre la façade vous renseignera bien vite. Devant l'auberge, sur la placette qui entoure la fontaine de Sainte-Anne, sur les murets bas, sur les degrés qui descendent à la piscine, tout est animation et vie. Deux couples de pèlerins, qui viennent cierge en main s'agenouiller au pied de la statue nous font ressouvenir encore que nous sommes au pardon ; mais ils semblent ici des égarés. A quelques pas, deux plantureuses commères assises sur le degré bien en face l'une de l'autre, les mains aux genoux dans la pose hiératique des divinités hindoues, tout heureuses de s'être retrouvées à Ker-Anna, échangent leurs nouvelles et... celles du prochain ; — sur quelques bottes de paille, un groupe s'est étendu tout à son aise : c'est juillet, le soleil breton si frileux d'ordinaire a mis tous ses rayons dehors ; alors on a retiré sa veste courte, et les bruns pichets, épars de-ci de-là, témoignent de libations copieuses ; là-bas quelques vieilles accotées dos à dos, la pipe

courte aux dents, se perdent en de vagues songeries ; deux jouvenceaux taquinent un chien familier, des groupes jabotent à l'ombre des grands arbres .. Une bonne vieille aïeule pourtant s'est isolée de la foule bruyante ; agenouillée à l'écart, abîmée dans sa contemplation et sa prière, oublieuse de tout ce qui l'environne, elle égrène pieusement son rosaire.

J'évoquais tout à l'heure le souvenir des joyeux flamands... eh bien non, ce n'est pas cela ; vous ne trouvez ici aucune des exubérances sensuelles des maîtres du Nord ; ces gens sont à l'aise, il est vrai, avec Madame Sainte-Anne ; on sent qu'elle est pour eux la très vénérable grand'mère des Bretons qui ne saurait se choquer des familiarités de ses petits fieux ; mais jusque dans le laisser-aller de leurs attitudes, ces Bretons conservent une sorte de gravité triste, et ne se livrent pas tout entiers : si j'osais hasarder une comparaison, on dirait d'un bouton qui s'entr'ouvre parfois et ne s'épanouit jamais.

Au point de vue technique les deux lithographies que nous venons d'étudier témoignent d'un heureux sens artistique : avec les moyens forcément restreints du procédé, par de simples oppositions de blanc ou de noir, des distributions habiles de lumière et d'ombre, Sabatier et Cicéri ont produit des œuvres auxquelles manque un peu le relief, mais harmonieuses et sans heurt. La planche de Sainte-Anne d'Auray dans l'agencement artificiel de ses groupes sent un peu le théâtre ; si je ne m'abuse, Cicéri avait de quoi tenir : son père s'était fait un nom au début du XIX^e siècle comme peintre de décors.

..

De Sainte-Anne-d'Auray à Sainte-Anne-la-Palud ou de la Palude, la transition me sera facile. Il existe, si j'en crois les on-dit, une certaine rivalité entre Vannetais et gens de Cornouaille, non point sur l'antiquité du culte rendu à leurs patronnes, car le différend se résout aisément en faveur de Plonévez-Porzay, mais sur le degré de crédit qu'elles possèdent au Ciel : « Sainte Anne de la Palud, disent les paysannes de Plonévez, est la mère de Sainte Anne d'Auray, aussi est-elle bien plus puissante ». Je ne trancherai point ce débat, et,

pour ne contrister personne, je vous avouerai que je les aime d'un égal amour ; je vous engage pourtant, ami lecteur, à relire sans amour-propre de clocher, dans *Au pays des Pardons* les pages exquises qu'Anatole Le Braz a consacrées au pardon de la Palud ; elles vous mettront dans l'état d'esprit convenable pour jouir des œuvres remarquables à des titres divers qu'il a inspirées :

C'est d'abord la pittoresque lithographie d'Hippolyte Laisse, précieuse tout au moins comme document d'histoire, puisqu'elle nous a conservé le souvenir de la vieille chapelle de Sainte-Anne aujourd'hui disparue. Voici bien le paysage austère évoqué par l'écrivain : une succession de croupes et de combes qui vont se heurter à l'horizon aux contreforts du Menez-Hom, de rares bouquets d'arbres, battus par les vents du large, en lutte continuelle avec les rigueurs d'un sol pauvre et des éléments hostiles ; et les frondaisons ne semblent prospérer qu'aussi loin que s'étend l'ombre du clocher grêle : en arrière de la chapelle basse, enfoncée dans la dune, les hauts pignons du vétuste manoir que Le Braz retrouvait quelques vingt ans plus tard dans sa même solitude et son même abandon ; je ne vois pas la mer, mais je la sens pour ainsi dire dans tous les traits de cette nature âpre. Dans le repli de la colline, surgie tout autour de la maison de prière une espèce de ville nomade improvisée : « Comme au temps des migrations des peuples pasteurs — le mot est de Jules Breton — des tentes innombrables, de toutes formes et de toutes nuances, s'élèvent, se groupent, bombent au vent leurs toiles lisses, donnent l'impression d'un campement de barbares, ou mieux encore, d'un débarquement d'écumeurs de mer. Beaucoup de ces tentes en effet s'étaient sur des rames plantées dans le sol, et elles sont recouvertes pour la plupart de voilures de bateaux exhibant en grosses lettres noires, leur matricule et l'initiale de leur quartier. — A l'entour de l'étrange bourgade, les chariots renversés sur l'arrière, enchevêtrent leurs roues, hérissent la plaine d'une forêt de brancards, tandis que dans les pâtis voisins les bêtes errant à l'aventure (1).

(1) An. Le Braz, *Au pays des Pardons : Sainte-Anne-de-la-Palud*.

Tout le premier plan est rempli par le déploiement de la procession : croix de vermeil et d'argent, dont quelques-unes portent appendues au croisillon un « drapello » frangé d'or qui les fait ressembler au labarum, — bannières somptueuses émergeant au-dessus de la foule, et faisant songer à quelque féerique cortège des vieux saints protecteurs d'Armor échappés pour un jour de leur vitrail et planant au-dessus des têtes inclinées dans un nuage d'encens, de soie et d'or ; et la suite des vivants n'est ni moins grave, ni moins noble, ni moins hiératique. Hommes et femmes sous les vêtements lourds et raides, surchargés de broderies, pieusement transmis de génération en génération, conservent dans leur physionomie et leur allure une gravité sacrée qui les apparente de près aux statues de leurs saints. La Bonne Sainte, la vraie grand'mère du Sauveur, revêtue par un anachronisme touchant du costume que portent encore les paysannes de Plonévez-Porzay s'avancé sur les épaules des matrones habillées de rouge, et les prêtres en dalmatique soutiennent ses saintes reliques, suivis d'une tourbe immense et recueillie de pèlerins dont les blancs cierges pointent vers le ciel, les uns allumés comme une vivante supplication, les autres — ceux des veuves — sont soufflés pour marquer qu'ainsi s'est éteinte la vie des hommes qu'elles chérissaient ; et tout au long de la route étroite s'échelonnent toutes les variétés de vestes et de coiffes, carrées, oblongues, triangulaires, ondulant au vent ; hommes de Plougastel avec leur bonnet phrygien de laine rouge, « bigoudennes » de Pont-l'Abbé ou de Pont-Croix, « glazic » de Briec et du versant sud des Montagnes Noires, les hommes avec leurs « chupens » matelassés, les femmes en collerettes tuyautées et coiffes bleu de ciel ou jaune safran, la poitrine plastronnée de scapulaires et de petits miroirs, — les gas de Plouaré et de Pouldergat, la veste de drap noir ouverte sur le gilet bleu, la culotte de toile blanche plissée, les jambes serrées dans leurs guêtres bariolées, le turban de serge rouge autour des reins, — et tant d'autres que Lalaisse a reproduits, soulignant d'un crayon scrupuleux les particularités de chaque canton. Mais ce que vous lirez uniformément sur tous ces visages, c'est l'expression de la foi intense, de la supplication

confiante, éperdue ; tous invoquent d'un même cœur la patronne de la Palue « aïeule de miséricorde, mère des mères, source de santé, rose des dunes, espérance du peuple breton ».

Tout au coin de gauche, c'est un îlot de silence, un coin de solitude : la fontaine. Vous savez tous la légende merveilleuse. Au temps que sainte Anne habitait au château de Moëllien, Jésus son petit-fils fit le voyage de Basse-Bretagne pour recevoir avant de mourir la bénédiction de son aïeule. Et quand il dut la quitter, pour adoucir l'amertume de la séparation, il fit pour elle un prodige : il planta dans le sable son bâton de route, et aussitôt des flancs arides de la dune une source jaillit ; elle coule depuis lors intarissable ; qui boit de son eau avec dévotion sent comme une fraîcheur délicieuse qui lui rajeunit le cœur et circule à travers ses membres (1)....

La voilà bien, la source divine, avec son auvent de granit où s'abrite la statue de sainte Anne ; agenouillés sur le dallage, les pèlerins font les ablutions traditionnelles, assurés que Dieu qui a créé « notre sœur l'eau » et en a fait le véhicule de la première grâce qui nous atteigne ici-bas, peut encore s'en servir quand il lui plaît pour manifester sa toute-puissance.

*
* *

En 1904, au salon de la Société nationale des Beaux-Arts, un peintre de grand talent, M. Charles Cottet exposait une toile qui fit profonde sensation : « Jour de fête : femmes de Plougastel-Daoulas au pardon de Sainte-Anne-la-Palud » — J'aime beaucoup Cottet, d'abord parce que, voulant peindre la Bretagne et les Bretons, il a compris qu'à défaut d'être né sur ce coin de terre béni, il fallait tout au moins devenir un Breton d'adoption et vivre chez nous ; depuis vingt ans passés il est établi à Camaret que ses paysages ont rendu célèbre ; — puis c'est un subjectif, qui ne se tient pas pour satisfait d'avoir rendu de façon correcte l'aspect précis des choses : habile observateur, oui certes, et c'est un don précieux et plus rare qu'on ne pense que de savoir regarder ;

(1) Cité par Le Braz, loc. cit.

mais faisant mieux, et mêlant comme l'écrivait de lui Léonce Bénédite, « les ardeurs généreuses de son âme à tous les spectacles qu'il contemple ». Et maintenant je suis à l'aise pour vous dire que de ses toiles ce n'est pas celle-ci que je préfère.

Assises sur le sol inégal, les femmes de Plougastel prennent leur frugal déjeuner. Des écuelles à fleurs, des fruits aux couleurs vives, une jatte de lait sur la nappe, étendue par terre, jettent une note claire et piquante, reprise et soutenue par les blanches coiffes empesées des paysannes, leurs fichus chamarrés, leurs jupes de gros vert ou de gros rouge.

Derrière cette scène s'échelonnent à plans divers fort bien gradués, d'abord la plaine, puis les foules accourues par masses et groupées par villages, puis l'église dont le granit des murs, fouetté par la pluie a revêtu des teintes anciennes, avec son clocher à jour orné de pavois, enfin une ligne de bois. Peinture solide, tranquille, aisée, de composition heureuse, captivant l'esprit par certains côtés, mais sans pourtant atteindre les fibres profondes de l'âme....

Plus je regarde la toile de M. Cottet, plus je suis hanté par une réminiscence qui s'impose d'elle-même à mon esprit. J'ai là devant les yeux les *Bretonnes au pardon* de Dagnan-Bouveret dont je vous entretiendrai tout à l'heure et ma sympathie pour « les femmes de Plougastel » s'atténue : il y a entre les deux peintres, quant à l'arrangement de la scène, une certaine ressemblance, sans doute non voulue, mais qui ne me paraît pas à l'avantage du dernier venu. Assurément les Bretonnes de la Palud me séduisent par leur expression de douceur et de calme — celle surtout du premier plan à droite ; mais cette placidité confine presque à l'atonie, et je n'y retrouve pas cette sérénité qui prend sa source dans les émotions les plus hautes qu'il soit donné à l'homme d'éprouver, — tranchons le mot dans la paix surnaturelle de l'âme, retrempée au pardon dans un contact plus immédiat avec Dieu.

Je ne voudrais pas faire injure à M. Cottet, en établissant un rapport quelconque entre lui et M. P. Pascal qui au Salon de 1909 exposait aussi *Une Buvette au pardon de Sainte-Anne*. Hélas ! je le sais, nos pardons sont trop fréquemment

une occasion de beuveries et de ripailles ; cela suffit-il pour excuser un artiste de s'attacher exclusivement à la reproduction des côtés laids d'une belle chose. Cette demi-douzaine d'hommes aux traits durcis, aux regards hébétés, assis devant une table de fortune, et qu'une matrone égrillarde pousse à la « consommation », n'est pas, affirmons-le, représentative de notre race. On me dira que toute réalité est du domaine de l'art et que ceci est une tranche de vie ; répondons hardiment que là où l'âme est absente et les appétits brutaux seuls en jeu, l'art n'a vraiment que faire.

Les peintres de pardon nous ont amené dans le Finistère qui leur fut une terre bénie et fertile en religieuses inspirations ; si vous ne craignez pas, ami lecteur, de prendre le chemin des écoliers, et si votre guide ne vous paraît encore ni trop bavard, ni trop ennuyeux, il pourrait arriver que nous fassions ensemble ample moisson, sinon toujours de chefs-d'œuvre, du moins d'agréables et pieuses impressions :

Regardez par exemple la poétique toile de Jules Breton *Le Pardon de Kergoat* ; le temps n'a fait que grandir la légitime admiration qui salua son apparition : elle fut l'une des perles du Salon de 1869 : entre les deux grands peintres de la vie rurale et populaire qui révolutionnèrent l'art au milieu du siècle dernier, — j'ai nommé Millet et Courbet, — Jules Breton est une figure intermédiaire qui est loin certes d'avoir leur importance initiatrice et leur portée exceptionnelle, mais qui, peut-être par le caractère même de son talent, a le plus fait pour répandre dans le grand public ce goût des sujets ruraux dont il était détourné par tous les préjugés causés par l'austérité de Millet ou l'intransigeance de Courbet ; je dirais volontiers que c'est un réaliste nuancé de romantisme ; il sacrifiait aux goûts d'exotisme que sa génération prenait pour l'amour du pittoresque : or en ces temps reculés, l'Alsace, la Bretagne ou les Pyrénées semblaient aussi exotiques que pour nous l'Inde et Taïti. C'est assez dire que ce *Pardon de Kergoat* si vrai, si exact, si sincère en lui-même, avec ses figurants si étranges en leurs costumes surannés, pour des Parisiens de 1869, se produisait à l'heure précise où il était assuré de rencontrer le succès.

Les idées ont bien changé depuis, et malgré cela, l'œuvre restant attachante, c'est qu'elle renferme des éléments de véritable beauté : un cadre harmonieux formé par cette chapelle d'une renaissance sévère, et le bois feuillu qui l'entoure. La tête du cortège, ayant achevé le parcours, a déjà pénétré dans le sanctuaire ; un gas solide incline sous la voûte du porche la lourde bannière qu'il porte, de ce geste volontairement exagéré qui fait valoir la vigueur musculaire et dont la tradition ne s'est pas perdue chez nos « porteurs » d'aujourd'hui ; un autre le suit, isolé de la foule, cheveux au vent, bien pris dans sa veste courte et sa ceinture de laine, faisant effort pour dresser vers le ciel la hampe qu'alourdissent les plis du velours historié ; puis un groupe d'hommes venus « en vœu », aux faces anguleuses où chaque labeur, chaque fatigue, chaque douleur ont laissé leur sillon tout en affinant les traits, avec au milieu d'eux une exquise figure d'adolescent au profil très pur ; ils ont été momentanément distraits de leur prière fervente par les supplications angoissées d'une mendiante en haillons, affaissée plutôt qu'agenouillée au bord du chemin, et dont la poignante attitude allume jusque dans ces yeux mâles et durcis pour s'être trop accoutumés à voir souffrir, une lueur de pitié ; à ses genoux son enfant, une petite figure ronde de chérubin malheureux, s'est endormi dans la poussière ; — émergeant du sous-bois, du clair-obscur à la pleine lumière, voici le groupe éclatant des femmes portant sainte Anne, les éblouissements des tulles et des mousselines des fillettes escortant la Vierge, — les braves tambours du village qui s'efforcent à prendre dans leurs hautes cravates des allures martiales, et jusqu'au fond là-bas, dans la demi-ombre déchirée de rais de lumière, c'est un moutonnement de têtes chevelues et de coiffes blanches.....

De badauds, de curieux, pas un seul ; tous prennent leur part active en cette manifestation de foi et de piété : les infirmes, les estropiés, accotés aux murailles, accroupis au long du chemin s'essaient à se soulever de leurs grabats ou à se découvrir au passage des saintes images ; et l'air ambiant me paraît tellement saturé des effluves mystérieuses et sur-

naturelles qui émanent de toutes ces âmes entraînées dans le même élan de ferveur mystique, que je trouverais naturel de voir comme jadis au passage de Jésus, ce pauvre paralytique surgir en brandissant triomphalement ses béquilles, ou cette mère qui m'arrache des larmes se lever soudainement consolée en louant et en remerciant Dieu !

La Bretagne croyante a souvent porté bonheur à ses interprètes, vous disais-je tout à l'heure ; c'est vrai de Jules Breton, et combien plus encore de Dagnan-Bouveret, dont les *Bretonnes au pardon* sont le plus pur chef-d'œuvre qui ait jamais été composé à la gloire de notre patrie. Ce tableau a été tellement popularisé par la photographie et la gravure qu'il pourrait paraître superflu de le décrire.

Jean Dagnan-Bouveret subit à l'âge où il cherchait sa voie l'influence bienfaisante de Bastien Lepage, et à la suite de son ami il résolut, après les audaces impressionnistes, de revenir à la vérité, fût-elle parfois un peu étroite et un peu vulgaire. Après avoir exposé d'abord, aux environs de 1880, une série de scènes de la vie réelle, traitées avec un esprit d'observation piquante, en même temps qu'avec un métier fort et sobre, il évolua vers un idéal plus expressif, plus poétique, et pour tout dire plus mystique. Vous connaissez sans nul doute, ami lecteur, le *Pain Bénit* qui est au Luxembourg. C'est un coin d'une petite église de village où prient avec ferveur une dizaine de fidèles, femmes jeunes et vieilles, en habit des dimanches, les visages recueillis ; un enfant de chœur passe en distribuant le pain bénit et sa robe rouge met une note religieuse éclatante dans cette sobre harmonie ; une fillette à gauche est comme perdue en extase...

Toutes les qualités de cette toile charmante se retrouvent à leur plus haut degré dans le fameux pardon de Rumengol. Le choix du cadre et du moment indiquent déjà chez l'artiste une mentalité rare autant qu'exquise : le seul mot de pardon évoque à l'ordinaire un cortège pittoresque et bigarré, l'or des croix processionnelles, les brocards des bannières et des vêtements sacerdotaux, la foule et le bruit ; ici, rien de semblable, et le paysage emprunte son charme et sa poésie à d'autres éléments : c'est le revers de la dune herbeuse qui

prolonge le cimetière, un pré où les herbes écrasées, les grands foins foulés gardent l'empreinte des pèlerins qui y prirent dans la tiédeur d'une nuit d'été leur hâtif repos ; un if immense, un arbre aussi vieux que le temps, l'arbre des morts qui couvre de son ombre triste et dense le pauvre enclos où dorment les trépassés, étend ses grands bras sombres sur l'azur gris du ciel ; près de lui, comme un rappel d'idéal se profile là-haut la fine aiguille de granit de la flèche, cantonnée d'oriflammes aux hampes grêles ; un mur qu'un long toit bas dépasse à peine barre avec la dune tout l'horizon, et volontairement le rétrécit : on dirait que Dagnan a voulu réduire au minimum les éléments strictement pittoresques. Deux ou trois groupes de femmes éclairent habilement l'arrière-plan de la blancheur de leurs coiffes et de leurs collerettes ; mais on les sent épisodiques, distraitements jetés là et pourtant avec un art secret pour nous éviter une sensation de vide et relier le groupe principal au pardon qui se déroule là-bas dans l'église et dans la rue.

Tout l'intérêt se concentre sur les personnages du premier plan : une jeune fille assise sur l'herbe chante un cantique ou une complainte que six de ses compagnes groupées autour d'elle, et deux hommes, debout à gauche, écoutent avec recueillement. Encore ces deux hommes me semblent-ils presque superflus : j'y voudrais voir l'artifice d'un métier trop scrupuleux pour rompre la monotonie de la croupe gazonnée ; et d'autre part, mieux je les regarde et plus je me dis que je regretterais leur absence : on dirait deux statues de l'attention ou de la méditation, tant ils sont absorbés dans leur muette rêverie, perdus dans leurs pensées. Quelqu'un a écrit de Dagnan qu'il se rapprochait de certains primitifs par la naïveté touchante des sentiments qu'il exprime et par l'idéalisme qui se dégage de son réalisme rigoureux. Jamais cette appréciation ne fut mieux justifiée que par ces deux figures d'hommes aux traits vulgaires — celui de gauche semblerait, partout ailleurs, niais — au geste sans noblesse : mais je vous le répète, le grand art n'est pas seulement dans la beauté d'une attitude ou d'une ligne, mais dans la vie intérieure qui transparaît sur ces visages.

Logiquement, le personnage principal eût dû être la chanteuse. La disposition adoptée par l'artiste la place tout à droite, à peine aperçue de profil, et je me donne de cet arrangement de bonnes raisons. Un chanteur vu de face ou de trois quarts vous eût produit une désagréable impression par suite de l'inévitable déformation des traits du visage ; ce qui dans la réalité vous fait oublier la grimace généralement peu esthétique du ténor et de la cantatrice que vous applaudissez, c'est que votre esprit est pour une bonne part distrait par les paroles et la musique ; c'est ensuite que la contraction musculaire exigée pour l'émission de la voix est infiniment rapide et variée ; le peintre et le sculpteur obligés de la fixer ont rarement atteint ce résultat sans risquer de provoquer un demi-sourire. Je sais bien qu'il existe des exemples du contraire : il suffirait de rappeler les Anges de Benozzo Gozzoli au Palais Riccardi de Florence, ou ceux de la Cantoria de Donatello. Mais ce sont des Anges, et cela fait bien quelque chose à l'affaire.

D'ailleurs la chanteuse improvisée de Dagnan est pleine de grâce et de naturel, un bras tombant sans raideur le long du corps, l'autre à demi relevé tenant la « gwerz » où l'on distingue l'image de Notre Dame ; Rumengol, pardon des chanteurs, a, paraît-il, la spécialité des ces aèdes de rencontre qui s'en vont perpétuant dans nos campagnes bretonnes les saines traditions de la poésie populaire, vulgarisant nos cantiques, les plus beaux qui furent jamais chantés sous le ciel, et les jolies complaintes de Lescour ou de Yann-ar Minous. Voyez comme cette jeune fille s'acquitte de son office avec gravité et piété, comme d'un sacerdoce, et voyez surtout comme on l'écoute !

Car, dans ce groupe de femmes, il en est trois, (celles qui sont vues de face) dont je ne devrais point parler, mais vous dire : recueillez-vous et regardez-les ! Une exceptée, leur costume dénote chez l'artiste un parti-pris de sévérité ; il est vrai que les seules coiffes blanches dont les plis monastiques encadrent si doucement les traits suffiraient à illuminer une toile. Celle qui nous fait face au centre de la composition est pour moi le plus beau type de beauté bretonne, austère et douloureux, qu'il ait été donné à un peintre de reproduire :

Sous une coiffe aux plis raidis qui fait penser malgré soi aux coiffures moyenâgeuses des Memling ou des Van Eyck, un visage d'un ovale très pur ; les sourcils presque droits barrent le front et jettent leur ombre sur des yeux profonds, perçants, presque durs. Quelle mélancolie, quelles tristesses, quels rêves déçus ont assombri ces prunelles, et donné à cette bouche aux coins tombants un tel pli d'amertume ? Et cette impression douloureuse s'accroît encore du geste las et résigné des mains croisées sur le tablier à rayures ; c'est la pudeur farouche d'une âme qui souffre de sa blessure intérieure, mais sans faiblir, et qui ne dira pas son secret.

Près d'elle, vers la gauche du tableau, une vénérable aïeule, vieux visage fané, parcheminé, ridé par les années, mais non flétri, car ce n'est pas l'âge mais le vice qui marque une physionomie de stigmates abjects. Les yeux mi-clos, appesantis par les fatigues de la route et de la journée, elle semble vivre son rêve intérieur : ce cantique que tant de générations ont dévotement répété, elle l'a sans doute chanté jadis aux jours heureux de sa jeunesse, quand elle accompagnait une première fois son promis à l'assemblée de Rumengol ; — il lui rappelle les joies fécondes de son union, les nombreux enfants voués à Notre-Dame, — il lui parle aussi d'angoisses apaisées aux pieds de Marie, de douleurs chrétiennement supportées ; il lui fait espérer surtout, à cette heure du déclin, le terme de son pèlerinage terrestre et l'entrée au pardon sans fin du paradis ; et son regard déjà éteint aux choses de ce monde entrevoit quelque chose de l'au-delà.

De l'autre côté, assise auprès de la chanteuse, et formant un contraste saisissant, une toute jeune fille, qui garde encore dans ses traits quelque chose de la grâce enfantine du premier âge, une adolescente candide dont l'âme ressent timidement la première douceur de vivre ; ce n'est plus déjà l'enfant, la femme qu'elle sera demain se révèle au front pensif, au regard chargé de rêve.

« Et toute la race mystique

« Fleurit suave dans ses yeux. »

Ainsi Dagnan-Bouveret, sans autre rappel de Dieu tout proche que ce clocher montrant le ciel, éveille en nous par le simple spectacle de quelques paysannes écoutant chanter un cantique, une émotion profonde, religieuse, mystique : c'est que nous avons vu vivre des âmes !

Comment pourrais-je m'empêcher de vous signaler du même artiste une autre toile *Le Pardon en Bretagne* dont la maison Braun a édité une excellente reproduction : j'ignore où se trouve actuellement l'original. Vous retrouverez dans ce tableau la même poésie intime et profonde que dans les *Bretonnes de Rumengol*. Des pèlerins, cierge en main, font suivant le rit antique le tour d'une chapelle ; toutes les figures valent d'être attentivement étudiées, surtout celles des deux couples de gauche ; deux vieillards viennent les premiers, la femme se traînant sur les genoux, l'homme pieds nus s'appuyant sur son bâton rustique : masque énergique et loyal de vrai patriarche, raviné et creusé, aux pommettes osseuses ; les yeux profondément enfoncés sous les arcades sourcilières sont restés magnifiques de vie. — Immédiatement derrière eux deux jeunes mariés : l'épouse qu'on dirait descendre d'une des plus merveilleuses toiles de Pinturicchio ou de Botticelli, marche absorbée dans ses pensées et semble regarder au dedans d'elle-même ; et contrastant avec cette fleur de grâce et de délicatesse, le mari taillé en hercule me fait songer à quelque Germain hirsute ou à quelqu'un de ces hommes du Nord qui écumaient les mers aux temps des faibles successeurs du grand empereur Charles : des traits taillés à coup de hache, le nez large et fort, les cheveux drus et courts, la lèvre épaisse et presque glabre ; les yeux ne sont que deux fentes laissant filtrer une lueur dure, et l'on sent que si ces paupières se relevaient on ne pourrait supporter sans frémir l'éclair de ce regard ; les bras sont croisés, dessinant la puissante carure des épaules et faisant bomber la poitrine ; la main droite se crispe sur le cierge comme sur la garde d'une épée : un de ces Celtes des anciens âges qui ne craignaient rien que la colère du ciel.

*
**

Après Dagnan-Bouveret, peintre de la Bretagne mystique, force nous est de descendre des hauteurs du grand art qui vise à traduire des âmes, au talent simplement pittoresque de *Théophile Deyrolle*. Séduit par l'éclat extérieur de nos pardons, il leur a consacré bon nombre de ses meilleures toiles. Dans son œuvre si touffue et qu'il serait impossible d'étudier en détail, j'arrêterai mon choix sur la *Procession du matin* et la *Gavotte Bretonne* ; il y a d'ailleurs dans ses diverses productions tant de ressemblances et de redites que ces deux tableaux seront suffisamment représentatifs de sa manière.

Que Deyrolle « tire l'œil » et séduise au premier aspect par la richesse de sa palette, il serait difficile de n'en pas convenir. « La Procession » quitte la chapelle dans la lumière perlée du matin, toute baignée dans une atmosphère vaporeuse ; une brume légère et lumineuse, aussi estompe au second plan le clocher svelte et les frondaisons des grands arbres qui apparaissent comme au travers d'une gaze infiniment ténue et transparente ; c'est un défilé d'hommes porteurs de bannières et de croix qui s'avancent gravement au long d'un talus ombragé de grands chênes, traversant la foule des femmes agenouillées ; le spectacle est harmonieux, agréable à regarder ; les blanches des coiffes et des dentelles, les rouges des camails, les noirs des velours se fondent en une symphonie sans faux-accords ; mais là s'arrête mon plaisir ; devant une scène que l'artiste a voulue « religieuse » je suis amusé mais froid, et je me sens nullement tenté de me mettre à genoux.

Autre aspect de pardon : *La Gavotte Bretonne*. Deux joueurs de binious, juchés sur leur traditionnel tréteau rustique, dont l'un s'époumonne à mener la ronde, tandis que son compagnon s'offre une large rasade de cidre blond ; un sautaillement de coiffes blanches et de chapeaux ronds qui s'agitent dans un espace trop restreint ; un gas qu'un début d'ivresse rend entreprenant lutine une servante d'auberge qui ne défend que mollement une vertu peu farouche ; à l'avant-scène, un vieux roquentin que ses cheveux blancs

n'ont guère assagi marque péniblement le pas entre deux jolies filles et sa bouche édentée se fend en un sourire égrillard et béat. Combien je préfère à cette toile dont le brillant coloris ne parvient pas à faire oublier le vide et l'artifice, la délicieuse « danse improvisée » que Deyrolle exposait en 1897 : ces trois jeunes filles aux pieds nus, dansant légères dans l'herbe auprès du puits, étaient d'une poésie agreste et prenante en même temps que d'un métier très sûr : on songeait en les regardant aux Trois Grâces de Botticelli ou à un Watteau qui eût découvert par hasard un coin de vraie nature.

Accordons un instant d'attention au *Petit Reposeur* de M^{me} Emma Herland : trois fillettes de huit à dix ans ont placé dans la rue sur un escabeau recouvert d'un linge blanc une statuette de la Vierge, un de ces plâtres grossièrement bariolés que les forains colportent de foire en foire ; au mur une estampe aux couleurs vives, encadrée des couplets d'une complainte populaire : image et statuette qui s'essaient bien pauvrement à représenter « l'art » dans nos modestes chaumières bretonnes, mais qui n'en sont pas moins vénérées comme le palladium du foyer, entourées de prières et de respect. L'une des décoratrices improvisées, assise sur le seuil, tient dans son tablier la gerbe de fleurs cueillie au pré le plus voisin, qu'une autre plus habile, un genou en terre, dispose de son mieux autour de la Madone ; et la troisième, la plus pratique de la bande, le regard futé et la pose irrésistible, tend une assiette aux passants pour couvrir les frais de l'entreprise. Ami lecteur, ne résistons pas à cette muette prière, et pour épanouir ce frais minois d'un sourire et d'un merci, ne passons pas sans déposer notre offrande.

Il n'est peut-être pas, parmi tant de tableaux ravissants prodigués sur nos côtes, de site plus enchanteur que le passage de Sainte-Marine à l'embouchure de l'Odé ; c'est là qu'Alfred Guillou, — le bon peintre de marines, et qui mieux est Breton de Concarneau — a placé son *Arrivée du pardon de Ste-Anne de Fouesnant*. Fouesnant célèbre dans tout le Finistère par la beauté de ses femmes et leur coquetterie qu'égalent la beauté et la coquetterie de leur costume, avait de quoi tenter le pinceau d'un artiste du terroir. A la grâce du type féminin, ajoutez

la douceur virgilienne du paysage, et vous aurez l'une des toiles sinon des plus profondes, au moins des plus séduisantes qui se puissent rencontrer :

Une mer rose, mais d'un rose éteint, vieilli, presque gris, une mer qui semble toute de moire glacée qu'un procédé mystérieux eût imprégnée de lumière, et qui s'en va se dégradant à l'horizon en des tons d'un gris bleu presque mauve ; un ciel que les lueurs du crépuscule teintent d'un blanc laiteux, envahi de vapeurs que la magie d'un soleil d'été à son déclin rosit elles aussi et dont le reflet colore si étrangement les flots ; là-bas par delà la baie un promontoire aux lignes molles, indéfinies, comme s'il avait scrupule d'arrêter le regard, où la terre se fait d'un violet vague dans les clartés mourantes du soir ; et sur ce miroir qu'on ne sent mouvant et vivant qu'aux ombres tremblotantes des hautes voiles, c'est le cortège des barques qu'une brise insensible ramène au port. La première qui porte l'image et la bannière de Marie, déjà touche à la rive ; d'un geste vigoureux et sûr, deux vieux loups de mer, — les doyens du village auxquels fut commis l'honneur de transporter le précieux dépôt, — tirent le canot sur les galets pour éviter aux jeunes filles de mouiller leurs blanches toilettes de mousseline ; les tabliers et les hennins de dentelle, cette bannière blanche et bleue s'enlevant en tache claire sur l'incarnat tendre des flots, l'or bruni de l'antique statue me rappellent cet esquif de la légende, dont la voile était tissée de soie et d'azur, et qui, guidé par de noirs génies et monté par les fées, ramenait de bords inconnus un mystérieux trésor.

Plus loin, les marins laissent en un geste familier flotter les rames, déjà les voiles des premières barques s'abaissent, tandis qu'elles s'enflent encore vers l'horizon, grises ou brunes. Tout respire le calme et la sérénité, et l'âme obscure des choses s'accorde elle-même avec celle des hommes ; c'est la grande paix promise autrefois par les Anges à ceux qui chercheraient Dieu, et, l'ayant trouvé le glorifieraient dans la sincérité de leurs esprits et la bonne volonté de leurs cœurs.

Il y aurait un curieux parallèle à établir entre l'œuvre que nous venons de regarder ensemble et la toile de M. Henri Alberti au Salon de 1907 *Bretonnes allant au pardon*. Les

cotres de pêche cinglent à pleines voiles vers le fond d'une crique, sur une mer qui se ride de petites lames courtes ; un seul au premier plan apparaît baigné en son centre d'une tache de vive lumière éclaboussant un groupe de jeunes filles assises autour du « capitaine » et charmant de leur babil les loisirs de la traversée ; la voile projetant son ombre sur l'avant détermine un curieux effet de clair-obscur. Mais, à vrai dire, ces Bretonnes qui « vont au pardon » pourraient aussi bien se rendre à n'importe quelle profane assemblée, rien ne rappelant ici le but de leur pieux voyage.

En quel coin du pays breton M. P. Duvent a-t-il trouvé l'inspiration de son *Salut à Sainte-Anne* ? Cette pinède sévère qui laisse entrevoir à travers les futs tordus des pins un étroit horizon de mer, une échancrure qui pourrait être un estuaire, une falaise couronnée de verdure sombres, est-ce encore Fouesnant, est-ce plutôt la Palue, est-ce le Portzic ? je ne sais. Le titre même du tableau est peu clair, et l'examen des personnages ne me renseigne pas davantage. Un groupe d'hommes et de femmes, les uns agenouillés, les autres debout assistent au passage de la procession ou à un office en plein air. Cette difficulté à « situer » la scène et à reconnaître la pensée exacte du peintre m'empêche de goûter complètement son tableau. Et pourtant Duvent a certainement la compréhension exacte de la tristesse et de l'austérité foncières de la terre et de la race bretonnes : il est à ce point de vue aux antipodes d'Alfred Guillon, et d'un art, qui, d'aimable, peut si aisément devenir fade et maniéré : il y a ici plutôt exagération de rudesse et de réalisme. Les têtes, exception faite pour la femme à genoux à droite, sont vulgaires ou laides. Mais il y a à noter chez ce peintre dont je ne connais pas autrement l'œuvre et les tendances, un très réel effort vers la « peinture d'âme ». A ce titre il m'eût paru injuste de ne pas le mentionner dans cette rapide étude.

* *

Je pourrais gager à coup sûr, ami lecteur, que vous eûtes le redoutable honneur d'être *parrain*. Si cela ne vous est en-

core jamais arrivé, soyez sans crainte : à moins d'être insupportable, bourru, anachorète — et vous n'êtes ni l'un ni l'autre — vos relations de famille ou de société vous vaudront tôt ou tard cette corvée. Maugréant un peu, et fier quand même — sans vous l'avouer — vous irez demander au meilleur confiseur de votre ville de guider votre choix dans l'achat, important entre tous, des traditionnelles boîtes de dragées. Je n'aime pas beaucoup les sucreries mais j'ai un faible, et vous aussi n'est-ce pas ? pour les boîtes coquettes, habillées de papier ancien, ornées de fines gravures. On vous en montrera de charmantes, adaptées à votre mentalité, car votre confiseur est doué de sens artiste : « Baptêmes bretons, retour du Baptême en Bretagne, avec toute la figuration de rigueur : mendiants en « chupen » et « bragou-braz », fillettes en jupons courts, ornés de galons de velours, portant coiffe et colerette, chaussées de sabots pointus. Et vous direz comme moi : « Comme c'est joli ! tout à fait couleur locale ! » Et votre fournisseur narquois majorera sa note dans la proportion exacte de votre ravissement. Pauvre parrain !

Eh bien, M. Lucien Gros, peintre estimable d'ailleurs et pas plus mauvais que tant d'autres, m'a fait longtemps penser malgré moi aux couvertures des Boîtes de Baptême. Sa *Sortie de l'office à Audierne* au Salon de 1902, son *Retour de la Messe* au Salon de 1905, ne marquaient autre chose qu'un talent aisé et une technique habile : toiles agréables à regarder mais qui s'effaçaient l'instant d'après du souvenir sans laisser l'impression durable qui résulte toujours du contact avec une œuvre de beauté originale. Je lui fais d'autant plus volontiers réparation d'honneur que son tableau de l'an dernier *Bretonne à l'Eglise* est l'un de ceux qui m'ont le plus frappé au Salon de 1909, par la vérité de l'observation et la profondeur du sentiment. M. Gros a gagné à quitter les larges horizons et le plein air pour se restreindre cette fois à une scène d'intensité recueillie ; il retrouve en pénétration ce qu'il perd en pittoresque. Un porche que la pleine lumière du dehors fait paraître sombre ; une dizaine de fidèles assistant à l'office, que le peintre relègue volontairement dans le demi-jour pour concentrer toute l'attention sur deux figures : une

femme et sa fillette, toutes deux agenouillées sur les dalles, priant mains jointes avec ferveur. C'est peu de chose et c'est très beau. Vous admirerez comme moi la belle tête recueillie de la mère, toute perdue en Dieu, et l'expression idéalement gracieuse et pure de l'enfant dont toute l'âme est dans les yeux. N'est-ce pas de ces petits qu'il est surtout dit dans le Psaume que « leurs yeux se tourneront toujours d'eux-mêmes vers le Seigneur ? » Au Salon de 1906, on avait déjà beaucoup remarqué un tableau d'Henri Guinier, d'une inspiration semblable, mais conçue dans une note plus mélancolique. Cette *Prière en Bretagne* compte aussi, à mon avis, parmi les bonnes toiles consacrées en ces dernières années à la Bretagne religieuse.

Depuis vingt ans surtout, les artistes l'ont littéralement conquise, notre bonne vieille terre celtique. Dans notre siècle de laideur, de prosaïsme et de banalité, l'originalité qu'elle conserve encore malgré tant de destructeurs sacrilèges est une étrangeté qui attire et retient. Les tableaux qui la chantent, la célèbrent, la glorifient se font légion : choisir est difficile ; je ne puis pourtant étendre outre mesure une étude déjà trop prolixe. Je me contenterai donc de signaler parmi tant d'autres qui mériteraient peut-être autant d'être cités, *La Procession de la Vierge miraculeuse en Bretagne* d'Alfred de Richemont (Salon de 1908) d'un vrai sentiment religieux, mais mal ordonné : la toile est coupée par un gros pilier de maçonnerie qui nous empêche malencontreusement de voir le déploiement du cortège ; — *Les Communiantes* de Bail, un grand succès du Salon de 1909 mais qui ne rentre pas directement dans mon sujet. La *Procession* de Lucien Simon (Salon de 1901), aujourd'hui au Luxembourg mériterait un examen très attentif. Il y a dans cette toile très sobre une énergie d'expression, « une puissance d'observation objective, une pénétration des types, des physionomies et jusque des caractères de la race qui dénotent le portraitiste clairvoyant et implacable à l'œil duquel rien n'échappe et dont la main hardie, nerveuse mais assurée, est l'esclave obéissante du cerveau (1). »

(1) Léonce Bénédict, *La Peinture au XIX^e siècle*.

Libre à vous par ailleurs de trouver rudes jusqu'à la brutalité ces têtes de prêtres et de paysans, mais que je préfère cet art sain et vigoureux à la niaiserie de certain idéalisme de pacotille.

Dans cette recrudescence de « peinture bretonne » il y a évidemment autre chose que de l'art religieux, fut-il réaliste dans son expression. Je ne me sens pas le courage d'analyser à votre intention ces productions quelconques où le Breton n'a plus que deux idéals : danser et boire. Si ces aspects de nos pardons offrent pour vous de l'intérêt, vous trouverez amplement de quoi vous satisfaire. Je vous ai déjà entretenu brièvement de la *Gavotte bretonne* de Deyrolle, — et de *La Buvette* de Pascal ; — *La Fête rustique* de Boyer (Salon de 1906 est assez caractéristique de ces « pardons laïcisés ». Sans doute l'Eglise est encore là pour servir de fond au tableau — que voulez-vous, on n'a pas eu le temps de la raser — mais plus de procession, ni de pèlerins, ni de prières, ni de calvaire. Quelques baraques foraines, un marin en permission promenant sa « connaissance », deux joueurs de biniou qui ne font danser personne, quatre pochards du cru qui lampent des bolées, voilà le pardon « modern-style ».

Il y a pire encore, car la fête garde une certaine honnêteté, une certaine décence tant qu'elle se déroule sous le beau soleil du Bon Dieu. Mais regardez la toile poignante d'Antony *La Fête au village* (Salon de 1907). C'est une misérable salle d'auberge, tout empuantie de la fumée des pipes et des vapeurs de l'alcool ; deux couples tournent enlacés au son d'un accordéon criard ; des hommes boivent et jouent. C'est très simple et d'une éloquence qui se passe de commentaires. Nos pardons ressemblent-ils vraiment à ces deux tableaux ? Je suis loin de le croire et j'ai trop de preuves du contraire ; mais je sais aussi que, par endroits, insensiblement ils y tendent. Que Dieu et sainte Anne gardent les Bretons d'en arriver à cet excès d'ignominie !

Je ne veux pas vous laisser sur cette lugubre impression. Il est encore bien des cantons de Basse-Bretagne où le Pardon reste une fête exclusivement religieuse ; et, si parfois les danses en sont l'accompagnement, elles gardent une allure patriar-

cale, un caractère presque sacré. Si vous connaissez les deux *Sonneurs de biniou de Pont-l'Abbé* que R. Quillivic exposait au Salon de 1908, il serait difficile de vous faire croire que ces honnêtes conducteurs de dérobées et de farandoles soient des suppôts de l'enfer.

M. le Vicaire général de la Villerabel écrivait naguère dans la *Revue* que les « vrais pardons, ceux qui sanctifient, qui élèvent les âmes bretonnes, sont ceux dont les fêtes ne se prolongent pas trop avant dans la soirée... » Il est de fait que les pardons « nocturnes » sont rares chez nous, et que peu de peintres s'en sont occupés. Je connais pourtant à ce sujet une toile de Charles Cottet et une lithographie de Benoist que je m'en voudrais de vous laisser ignorer.

Si votre robuste estomac n'a rien à redouter d'une promenade de vingt-huit kilomètres sur l'Océan perfide, nous prendrons ensemble dans la soirée du 23 juin le vapeur qui du Conquet nous amènera aux premières brumes de nuit à Ouessant « l'île dépouvante ». C'est à peine si nous distinguons les falaises abruptes, quand soudain voici qu'une lueur déchire l'horizon, puis une seconde, puis une troisième. Ce sont les feux traditionnels de la Saint-Jean. Prenons place avec l'artiste auprès d'un de ces pieux brasiers, et de tous nos yeux regardons l'étrange spectacle :

Des insulaires sont groupés en demi-cercle autour des braises ardentes dont le rougeoiement illumine violemment les visages de reflets cuivrés ; au premier rang des garçons et des fillettes dont les yeux agrandis par la flamme et la volonté de lutter contre l'engourdissement du sommeil, fixent les tisons scintillants, comme fascinés par leur éclat ; à gauche, un peu en retrait trois vénérables vieilles, les anciennes de la tribu, accroupies dans leurs capes de deuil dont le capuche recouvre leur coiffure, étendent à la chaleur bienfaisante du foyer leurs mains amaigries où les veines ressortent, tels de sinueux cordages ; n'était le rebord de la coiffe de lin qui adoucit l'expression du visage, on croirait voir trois sorcières des anciens âges druidiques, présidant à quelque rit mystérieux ; on devine, plutôt qu'on ne les voit dans la pénombre, des hommes aux traits accusés, coiffés de leurs bérêts ronds, le dos voûté

jouissant silencieusement de la poésie de l'heure brève. Au pied de la falaise la mer étend sa nappe d'émeraude, et sur l'autre côte qui ferme la baie de Lambol, les feux d'autres villages emplissent la nue de volutes de fumée teintée de pourpre, tandis que le clocher se dresse, silhouette bleuâtre dans le ciel. Ce *Feu de la Saint-Jean* m'a rappelé les tenaces impressions de ma petite enfance, au temps heureux où l'on faisait la veillée de la Saint-Jean d'été en se chauffant à la flambée claire des fagots d'ajonc quêtés de ferme en ferme : on échangeait entre voisins les menues nouvelles, on causait des foins fauchés et des espérances de la moisson prochaine, puis quand la nuit tombée faisait un peu frissonner les tout petits émus de se trouver si tard hors du lit et de sentir autour d'eux, toute proche l'ombre qui s'épaississait, quand les conversations commençaient à languir, la meilleure chanteuse du quartier entonnait la prière du soir ; là-bas par delà les champs et les prairies, d'autres voix s'élevaient à leur tour auxquelles venaient se joindre d'autres encore ; et de tous les hameaux montait vers le Très Haut dans le grand silence de la nature endormie l'hymne ardente de la supplication, de la reconnaissance et de la foi de tout un peuple.

La procession nocturne de Notre-Dame de Bon-Secours de Guingamp qui attire chaque année dans la bonne ville de Charles de Blois et de Françoise d'Amboise un grand concours de fidèles des diocèses de Basse-Bretagne est bien connue de vous, ami lecteur. La lithographie de Félix Benoist qu'il serait puéril de comparer au beau tableau de Cottet, nous a conservé le souvenir de ce qu'elle était à l'époque du Couronnement de la Vierge miraculeuse ; au moment où l'on vient de fêter le Cinquantenaire de cet événement par des fêtes inoubliables, elle revêt un intérêt particulier. L'Evêque accompagné de son clergé et des magistrats municipaux de la cité vient de mettre le feu aux fascines. La haute flamme du bûcher s'élance vers le ciel éclairant de ses lueurs la place triangulaire, et la fontaine de la Vierge ; tout au fond le porche illuminé de la basilique, semblable à une porte ouverte sur le paradis, reçoit déjà les premiers rangs des pèlerins. Bien que les maisons modernes qui encadrent

l'esplanade soient d'une désespérante banalité, cet éclairage inaccoutumé les poétise ; il suffit d'un léger effort d'imagination pour se croire transporté en plein moyen-âge, au soir de quelque joyeuse entrée des Ducs dans leur cité de Guingamp ; l'église avec sa flèche et sa puissante tour, la foule grouillante qui garde encore les costumes du bon vieux temps aident à l'illusion ; si les siècles ont passé, cette multitude aime et acclame du même cœur que ses ancêtres celle qui reste pour elle comme jadis la Dame du Vrai Secours.

Benoist me ramène dans les Côtes-du-Nord que j'ai semblé négliger au long de cette étude. Je ne prétends pas que nous puissions rivaliser avec le Finistère, ni peut-être même avec le Morbihan pour le nombre et l'éclat de nos pardons ; pourtant nous avons Bon-Secours et Saint-Yves, fréquentés par les pèlerins du Léon, de la Cornouaille et du Gwened aussi bien que par ceux du Tréguier, du Goëlo et de l'Argoat ; nous avons à un rang moindre Notre-Dame de Rostrenen, Notre-Dame de Bonne-Nouvelle de Paimpol, Notre-Dame d'Espérance de Saint-Brieuc, Notre-Dame de la Clarté de Perros, Saint-Mathurin de Moncontour et d'autres que j'oublie... Mais, il faut bien le dire, ils n'ont pas inspiré les artistes au même degré que Sainte-Anne ou Rumengol. Cela tient je crois à ce que nous n'avions pas à leur offrir les mêmes éléments de pittoresque : les vieilles coutumes vont s'affaiblissant, les merveilleux costumes ont disparu, les réjouissances profanes ont envahi les pardons. Certains même, comme le fameux pardon des Islandais, ont dû être supprimés... Constatations douloureuses pour les cœurs passionnés de la grandeur et du bon renom de leur petite patrie. Malgré des recherches actives, je n'ai pu découvrir que très peu de tableaux qui aient trait aux fêtes religieuses du pays trécorrois ; encore ne puis-je, au point de vue de l'art et du sentiment vrai en retenir que deux : l'un de Henri Guinier, l'autre de F. Gueldry.

Guinier a peint pour le Salon de 1902 un *Pardon de Sainte-Anne*, à Ploubazlanec ; c'est une toile « d'une sévérité intime et charmante », disait M. Augé de Lassus, et je suis prêt à souscrire à ce jugement, bien que je trouve l'ordonnance

un peu confuse. Il n'y a guère que deux des porteuses de Sainte-Anne et quelques têtes de femmes, tout en avant qui ressortent de l'ensemble. Je noterai surtout la physionomie charmante de la jeune mère, au milieu du tableau; elle se détourne légèrement pour contempler son enfant endormi, dans un geste très gracieux et très touchant. — M. Gueldry exposait en 1909 des *Pêcheurs Ploumanakais dans la chapelle de la Clarté*. La Clarté est un bijou de chapelle qui domine de sa masse de granit rose le plus bel horizon de mer qu'il soit donné à l'homme de contempler : jusqu'à ses pieds s'étendent les grèves de Trégastel, de Ploumanach et de Trestraou avec au large le groupe des Sept-Iles. M. Gueldry a fort bien saisi et rendu le caractère fruste de ces rudes marins, quelque peu mécréants, mais très dévots à leur « Vierge ».

Il me faut enfin conclure :

Un peintre tout récent, M. L. Désiré Lucas, exposait au Salon de 1909 une *Procession en Bretagne*. Quelque part au beau pays de Vannes, une longue théorie de pèlerins défile sur une jetée que borde la mer de tous côtés, pour aboutir là-bas à une vieille chapelle toute basse, mais dont le porche hospitalier s'ouvre pour les recevoir; et du ciel triste et gris, du pauvre sanctuaire, de cette morne procession de gens endeuillés il se dégage une impression de mélancolie sévère et douce tout ensemble : on se prend à faire des rêves graves... Nous sommes des pèlerins qui suivons une route périlleuse et bordée d'abîmes, et cette vie est pleine d'amertumes... Ami lecteur, que Dieu et les saints patrons de la Bretagne Armorique nous donnent d'arriver sans encombre à ce pardon du paradis, où il n'y aura plus ni ombre ni laid, où nous jouirons enfin de l'art sans mélange, de la Beauté même de Dieu !

Lannion, 8 décembre 1910.

ALAIN SALLIOU.

Dans l'impossibilité de mettre sous les yeux du lecteur les tableaux étudiés dans cet article, l'auteur croit devoir signaler cependant aux amateurs les excellentes reproductions photographiques éditées par la maison Braün et Cie, 18, rue Louis-le-Grand, Paris.

NOS PARDONS

CONCLUSION DE L'ENQUÊTE

La *Revue Morbihannaise* a ouvert, depuis quelque temps déjà, une enquête sur les PARDONS (1).

Ce dernier mot, tout français, désigne une chose éminemment bretonne. L'usage en paraît désormais consacré : avec la signification particulière qu'on lui donne, il s'applique exclusivement à certaines fêtes religieuses de la Bretagne; et personne n'aura l'idée de s'en servir pour désigner les cérémonies d'autres pays, qui par tant de côtés ressemblent cependant aux nôtres (2).

A s'en tenir aux caractères extérieurs, et pour nous contenter d'une définition provisoire, le Pardon est un pèlerinage. On trouve des pèlerinages ailleurs qu'en Bretagne, et même de plus grands et de plus célèbres. Mais aucun pays n'en possède d'aussi nombreux. Pas de paroisse qui n'ait presque autant de chapelles que de frairies; pas de chapelle qui n'ait son pèlerinage annuel, et parfois plusieurs.

(1) Ont pris part à cette enquête :

MM. DE LA VILLERABEL, vic. gén. (Saint-Brieuc).
R. P. LE FALHER.
F. GOUARIN, sup. des miss. de Sainte-Anne-d'Auray.
D^r PICQUENARD, de Quimper.
L. DALIGAUT, publiciste (Pontivy).
R. CARDALIAGUET, vic. à Ploudalmézeau.
A. SALLIOU, professeur à Lannion.
L. CORVEN, vic. à Languidic.

(2) On peut, tout au plus, faire une exception pour le célèbre Pardon de Chaumont.

Quelle magnifique végétation de sanctuaires dans ce pays de foi et de granit ! On en trouve sur tous les promontoires du littoral, dans tous les vallons de l'intérieur et sur tous les monticules. Il n'y a pas un seul jour de l'année, où l'on ne voie des pèlerins se rendre, la tête nue, le chapelet à la main, vers quelqu'un de ces asiles de paix et de piété. On dirait que ce peuple, que les historiens nous représentent, à une époque où la terre n'était pas aussi remplie d'hommes qu'aujourd'hui, poursuivant à travers les océans vides et les continents déserts un bonheur qui le fuyait toujours, ait voulu, dans le pays un peu étroit qui borne maintenant ses destinées, multiplier autour de lui les occasions de se rencontrer avec ceux de sa race déjà en possession de l'idéal dont il subit plus que jamais sans bien le comprendre souvent, hélas ! l'attraction et l'irrésistible fascination !

Parmi ces sanctuaires, il en est, — et même c'est le lot du plus grand nombre — qui ne sont guère connus, que dans la paroisse où ils s'élèvent ou tout au plus dans les paroisses les plus voisines. D'autres attirent les pèlerins de quinze ou vingt lieues à la ronde, et les fêtes y sont beaucoup plus solennelles : telles sont la chapelle de Saint-Durlo, en Languidic, celle de Saint-Maturin à Quistinic ; celle de Kergornet, en Gestel ; celle de Saint-Michel, près de Vannes. Il y a des sanctuaires plus vénérés encore et qui sont célèbres dans la Bretagne entière : comme le Folgoët et Sainte-Anne-de-la-Palud, au diocèse de Quimper ; Notre-Dame-du-Bon-Secours de Guingamp, au diocèse de Saint-Brieuc ; Notre-Dame de Quelven, au diocèse de Vannes. Quant à Sainte-Anne-d'Auray, au cœur même du pays, on sait que sa basilique est un rendez-vous de dévotion non seulement pour la Bretagne, mais pour le monde catholique tout entier :

Ce pardon, sans mentir, est le roi des Pardons.

Toute cette architecture religieuse, depuis la chapelle la plus humble et la plus pauvre, jusqu'à la superbe cathédrale, donne au pays un caractère de distinction très particulière. Il ne suffirait pas de dire qu'elle lui fait une physionomie

physique et morale, qu'on ne trouve nulle part ailleurs ; elle lui confère je ne sais quel air de mysticisme et d'idéalisme : comme on en voit sur le visage des personnes qui ont vécu longtemps dans le recueillement du cloître et dans un commerce habituel avec Dieu.

C'est dans leurs Pardons peut-être qu'il faut chercher l'âme religieuse des Bretons. Ce peuple étrange ne peut décidément rien faire comme les autres ! Il transforme tout à son image, et il met sur toutes choses le caractère ineffaçable de son tempérament. C'est principalement dans les Pardons que se voient sa façon de concevoir les rapports de l'homme avec Dieu et les saints, son esprit traditionnaliste, son particularisme, comme aussi sa foi profonde, sa crédulité foncière, son désintéressement moins apparent que réel. C'est là qu'on peut se rendre compte de ses qualités et de ses défauts, de la noblesse d'attitude que lui conserve sa foi religieuse, comme des excès odieux ou vulgaires où il peut tomber, quand sa foi l'abandonne.

Et je ne suis nullement étonné que ceux qui s'intéressent à l'avenir religieux de la Bretagne aient poussé un cri d'alarme, et qu'avec une intelligence très avertie des dangers qui le menacent, ils aient demandé, par la voie d'une consultation publique, de leur faire connaître les moyens de conserver à une institution, qui tient encore aujourd'hui une si grande place dans notre vie religieuse et nationale, les caractères qui en ont fait la grandeur et la beauté.

*
**

L'enquête est aujourd'hui terminée.....

La reprendra-t-on plus tard, la reprendra-t-on bientôt avec un programme plus vaste et des proportions plus grandioses ? Je le désire, et même je l'espère. Ce souhait peut paraître ambitieux : il n'est nullement irréalisable. Le sujet est séduisant par les longues perspectives qu'il ouvre sur l'âme si particulière d'un peuple qui ne ressemble à aucun autre, et sur une histoire où chaque page signale des actes de foi vive et de vaillance chevaleresque. Il a tenté déjà bien des écrivains.

Il a donné l'occasion de faire des œuvres très remarquables. Mais tout n'a pas été dit, et, malheureusement ! ce qui a été dit, souvent avec un admirable talent, ne l'a pas toujours été avec le souci, plus admirable encore, de la vérité.

Il reste un livre à faire, et puisqu'il est nécessaire, nous espérons qu'un maître ouvrier l'entreprendra quelque jour.

Lorsque ce livre, si impatiemment attendu, paraîtra, il nous fera aimer la Bretagne fidèle, comme d'autres nous font aimer « la douce France » : et ce sera seulement alors que nous connaîtrons, comme il mérite de l'être, le pays des Pardons.

I

L'entreprise de la *Revue Morbihannaise* est beaucoup plus modeste. La nature même des questions auxquelles elle priait ses amis de répondre — « *Ce qu'étaient autrefois les Pardons, — ce qu'ils sont devenus aujourd'hui, — ce qu'ils devraient être,* » — déterminait l'objet précis de l'enquête. En définitive, cet objet est moral et tout pratique. Les nombreux témoins que l'on a consultés ne s'y sont pas trompés. Je viens de relire leurs intéressantes dépositions. Tous ou presque tous obéissent à la même préoccupation : « Les Pardons traversent une crise : comment remédier à cette crise ? »

On ne les blâme pas d'avoir donné à leurs recherches cette orientation. N'est-il pas cependant permis de regretter qu'à leurs conseils, dont la valeur est indiscutable, ils n'aient pas ajouté, pour donner un attrait de plus à cette étude, des considérations d'ordre général sur l'esprit religieux de notre pays, sur l'âme bretonne dont on parle tant et que l'on connaît si peu ? Ces aperçus que des hommes si au courant des choses bretonnes auraient su rendre lumineux, auraient éclairé la question des Pardons d'un jour nouveau, et ils nous auraient quelque peu reposé des austères leçons que nous donnent ces écrivains, presque tous moralistes graves.

Il y en a cependant parmi eux qui savent parler en poètes. Les uns écrivent en prose. D'autres écrivent en vers. Ceux-ci

du reste avaient répondu, bien avant que l'enquête fût ouverte. La *Revue* a eu l'heureuse idée de citer des vers de notre Brizeux et d'André Theuriet, à la suite des belles descriptions de M. Gouarin et de M. Tiercelin. Elle aurait pu en citer d'autres encore. On les eût lus avec beaucoup de charme.

Ne disons pas de mal des poètes. M. Falher n'a-t-il pas montré une sévérité excessive ? Il a raison de penser qu'ils ne relèveront pas le Pardon, quand le Pardon sera décadent. Mais il ne se contente pas de proclamer leur impuissance, il rejette leur concours. Il les bannirait même volontiers sans les avoir couronnés de fleurs ! Couronnons-les et gardons-les.

Sans doute, ils ne moralisent pas. Reconnaissons qu'ils sont impardonnables. Mais qui donc nous décrira, si ce n'est eux, le pittoresque et le charme de nos fêtes bretonnes ? qui donc nous peindra et les costumes des pèlerins, et la procession autour de l'antique chapelle, et les ablutions à la fontaine sacrée, et la statue du saint patron portée sur de robustes épaules, et les blanches théories qui se déroulent dans des allées ombreuses ou le long de la mer retentissante ? Qui a fait connaître la Bretagne, qui l'a popularisée, si ce n'est les artistes et les poètes ? Et puis ils parlent si bien, dans la langue divine dont ils ont le secret ! Et ils ont une si grande puissance d'évocation et d'émotion ! Relisez les vers de Brizeux sur le pardon de Coatri : vous y verrez passer la Bretagne dans quelques images d'un relief saisissant et d'une extraordinaire fidélité. Relisez ceux de Theuriet sur le pardon de Kerlaz : en voyant les larmes couler de ses yeux, vous sentirez votre propre cœur s'émouvoir et s'emplir d'une invincible mélancolie.

D'autres se donnent comme régionalistes. Les régionalistes sont des gens admirables, presque tous. En général, ils ont des convictions absolues, et ils mettent à les propager un zèle d'apôtre. Ils partent du reste d'un principe dont la justesse éclate à tous les yeux : « Ne faut-il pas conserver à toutes nos provinces, et surtout à la Bretagne, pour l'honneur de chacune d'elles et pour le bien du pays tout entier, leur physionomie

caractéristique, leurs énergies propres, leurs traditions, leurs coutumes et leurs costumes, leur langue, et, dans une large mesure, leur indépendance ? La France n'aurait rien à gagner, et au contraire elle aurait tout à perdre à un bouleversement qui donnerait aux différentes provinces dont elle est formée une désolante uniformité par l'énervement des forces natives et dans un semblable abaissement. »

Mais, si le principe est incontestable, les applications n'en peuvent-elles pas devenir dangereuses ? N'amènera-t-il pas, si l'on n'y prend garde, à admirer indistinctement tout ce qui sera une production spontanée de la Bretagne, comme s'il n'arrivait pas au meilleur sol de se couvrir parfois d'une végétation stérile ou parasitaire ? Ne disposera-t-il pas ceux qui l'acceptent aveuglément à vouloir conserver nos Pardons tels qu'ils existent aujourd'hui, sans en exclure ce qui s'y est glissé de mauvais ? Ne refuseront-ils pas d'y introduire tout élément nouveau ? ne rejetteront-ils pas les progrès les plus légitimes et les plus nécessaires ?

Nous ne parlons ici que des régionalistes chrétiens, que nous regardons comme des alliés, comme des frères ou plutôt comme d'autres nous-mêmes. Si nous nous séparons d'eux quelquefois, et s'ils diffèrent eux-mêmes les uns des autres, c'est uniquement par des nuances ; et cette diversité de sentiments ne nous interdit pas d'unir nos efforts pour défendre les causes qui nous sont chères à tous.

A Dieu ne plaise qu'on les confonde avec des régionalistes d'une essence différente, dont les lecteurs ne nous pardonneraient pas de discuter sérieusement les théories dans cette étude tranquille et sereine. Ces jeunes gens nous désarment à force de candeur. S'il faut les croire, le peuple breton a perdu beaucoup de ses qualités raciques aux divers contacts qu'il a subis au cours de ses destinées. Ce n'est pas seulement des Angles et des Saxons qu'il a à se plaindre, bien qu'ils l'aient chassé de son île et de ses foyers. Il a connu des ennemis plus dangereux que les Barbares. Il a plus perdu que gagné au contrat qui depuis quelques siècles unit ses destinées à celles de la France : n'est-il pas temps qu'il renonce

aux clauses d'un marché, d'un mariage plutôt où il a été indignement trompé ? Et pour le christianisme lui-même, si les Bretons ont reçu de lui la civilisation religieuse et le principe même du salut éternel, il ne faut pas le regretter sans doute, mais il ne faut pas craindre non plus d'affirmer qu'il a payé bien cher ces avantages indispensables en consentant des sacrifices dont on chercherait en vain les terrestres compensations.

Ils énoncent ces paradoxes avec une intransigeance farouche qui n'est égalée que par la visible satisfaction qu'ils se procurent à eux-mêmes. On a pensé qu'ils ne tenaient ce langage surprenant que pour étonner le monde et pour attirer une attention qui s'obstine à se détourner de plus en plus et définitivement. Comment croire à tant de machiavélisme ? C'est ailleurs qu'il faut chercher les circonstances atténuantes, et sans doute dans les profondeurs d'une mentalité très différente de celle du commun des hommes et dont nous renonçons à interpréter les manifestations moins dangereuses que singulières. Apparemment ils savent ce qu'ils font, et ils ont conscience de ce qu'ils disent. Mais ils énoncent leurs blasphèmes avec une telle naïveté qu'il serait cruel de leur en vouloir. Il faut être accommodant pour toutes les faiblesses. Et du reste, s'il est des cas où il est malaisé de pratiquer la vertu d'indulgence, il en est d'autres où l'exercice en devient très facile.

Une troisième catégorie de témoins se recommande d'un principe supérieur.

Elle reconnaît, elle proclame que la question du Pardon est avant tout religieuse, que c'est à la lumière de nos croyances qu'il faut étudier les difficultés qu'elle soulève, et que c'est à l'Eglise qu'il est nécessaire de demander le remède aux maux que nous voulons guérir.

Laïques et prêtres rivalisent de franchise dans leurs dépositions : ce sont des penseurs chrétiens. Ce courage est plutôt rare. Il est devenu de mode, pour des *Revue*s bien pensantes, de ne présenter la vérité religieuse qu'avec de grandes atténuations de langage et même de pensée. Elles n'hésitent pas

sacrifier certains aspects des choses qu'elles croient déplaisants ou trop austères au désir de faire accepter les idées habilement dosées qu'elles jugent les lecteurs capables de recevoir.

La *Revue Morbihannaise* ne connaît pas cette peur de la vérité. Que ce soit avec M. de la Villerabel ou M. Cardaliaguet, avec M. Daligaut, M. Falher, ou M. Picquenard, elle dit ouvertement ce qu'elle pense. Elle ne craint pas d'effaroucher des lecteurs trop délicats ou trop timides, par l'emploi de termes que certains dédaignent, peut-être parce qu'ils ne les entendent plus, mais qui ont après tout le grand honneur d'appartenir à la plus belle littérature qu'il y ait au monde, à la littérature chrétienne. On trouvera plus loin de ces mots pleins d'énergie et de saveur, en même temps que de pensée : personne ne songera à s'en plaindre.

Leurs articles nous ont reposé des livres sur les Pardons qu'une autre Ecole a fait paraître. Ceux qui ont écrit ces livres ne manquent pas toujours d'intelligence. Quelques-uns ont un talent remarquable. Nous admirons le talent, mais nous n'en déplorons que davantage le mauvais parti qu'on en tire.

Singulière destinée que celle de notre pays si croyant, d'avoir été étudié surtout par des sceptiques ou des incrédules ! Ceux d'aujourd'hui valent encore moins que ceux du siècle dernier, qui, à défaut de croyances, avaient du moins le respect des croyances, et demeuraient attachés par le cœur à la foi que l'intelligence avait perdue. Ils ont vidé leur esprit de la vérité surnaturelle, leur âme de l'amour des choses sacrées qui nous sont chères : à la place, ils ont mis je ne sais quelle religion de l'Art, dont ils se sont constitués les prêtres et les gardiens jaloux. Et ce sont ces pontifes d'un culte nouveau, aux dogmes incertains et à la morale flottante, qui se sont arrogé la mission de juger la catholique Bretagne ! Comme si, pour mieux comprendre un pays et un peuple, il fallait commencer par méconnaître la langue qu'il parle et par mépriser les sentiments qui l'animent !

Encore, si cette déchéance religieuse ne nuisait qu'à eux-mêmes ! on se contenterait de les plaindre, parce qu'on n'a pas l'espoir de les guérir. Mais leur scepticisme est préjudiciable au peuple croyant qu'ils veulent faire connaître. Ils

en font un idéal supérieur et absolu qui sert de mesure à toutes les appréciations qu'ils donnent au public.

Dans le chrétien baptisé qui adore Dieu, qui prie les saints, qui accomplit des gestes sacrés dans les Pardons, ils ne voient pas l'homme surnaturalisé que Dieu éclaire, que les saints protègent et dont les actes s'imprègnent de grâce et de beauté divines. Ils l'observent avec curiosité, parfois aussi avec une émotion dont ils ne peuvent se défendre ; ils le suivent avec intérêt dans les manifestations de sa vie religieuse, mais sans rattacher celles-ci au principe supérieur qui seul peut les justifier et les faire comprendre.

Ils le regardent comme un être étrange et pourtant admirable : et ils ne se doutent pas que l'étrangeté qu'ils croient découvrir en lui vient uniquement du fâcheux état d'esprit où ils se sont placés eux-mêmes, et qu'il n'est admirable que dans la mesure même où il se sépare par l'intelligence et par le cœur de ceux-là qui prétendent le juger. C'est dans la lumière de la révélation chrétienne qu'il faut mettre la vie religieuse du Breton, pour la voir comme il faut. Les rites religieux qu'il accomplit, si on les dépouille de la signification que leur donne la foi, deviennent des gestes vulgaires, et on ne voit pas bien en quoi le pèlerin qui fait la Troménie de Saint-Ronan serait plus admirable, si la foi ne le justifie, que le Grec païen qui vidait sa coupe en l'honneur de Bacchus, ou même que le Pahouin du Congo qui se livre à des danses effrénées dans la cabane de son fétiche !

Quand donc rendra-t-on justice à la Bretagne catholique ?

Nous n'avons rien à attendre de ces dilettantes. Ils ont eu, au siècle dernier, pour coryphée le plus triste des maîtres et le plus froidement obstiné dans sa déloyale méthode. Lui n'a pas craint de s'attaquer à la personne même de Notre-Seigneur. Il s'est jeté sur l'Evangile comme sur une proie. Il l'a considéré comme sa conquête et comme sa chose. Il a voulu faire de Jésus un homme comme un autre, tout en protestant de sa sympathie et de son respect. Après l'avoir dépouillé de sa nature divine, il lui a élevé un piédestal et proclamé qu'il était toujours digne d'amour et d'admiration. Ce fut le triomphe de la déraison : il feignait de ne pas voir que, si Jésus n'est pas

Dieu, il ne peut être qu'un imposteur, et que, s'il ne mérite plus l'adoration qu'il réclamait, il n'est plus digne que de l'exécration et du mépris.

L'avortement de l'entreprise n'a pas arrêté ses disciples. Ils traitent aujourd'hui la Bretagne comme il a traité Jésus. Sans doute le crime est moins grand, le blasphème moins retentissant, le talent moins considérable. Mais le procédé n'a pas changé : il est toujours aussi malhonnête. Ne voulant pas s'abaisser devant ce qui est plus grand qu'eux, ils s'obstinent à le nier, ou, par un raffinement d'élégance, à paraître l'ignorer. Ils ramènent volontairement tout à la mesure de leur esprit, qui n'a jamais su s'élever au-dessus de lui-même. Les principes variables qui les guident ne peuvent les retenir sur la pente glissante où ils se sentent entraînés. Ce premier travestissement de l'âme bretonne, en produit fatalement d'autres. La fantaisie prend dans leurs écrits la place de la réalité : et c'est un spectacle curieux de voir ces partisans déclarés de l'observation exacte, ces farouches vengeurs de la probité scientifique méconnue, représenter notre pays, non tel qu'il est, ni même tel qu'ils le voient, mais tel qu'ils voudraient qu'il fût ou tel qu'il leur plaît de se l'imaginer, pour obtenir les suffrages d'admirateurs qui leur ressemblent ou pour se donner la sensation, exquise, paraît-il, de créer une œuvre d'art supérieure à la réalité, parce qu'elle en est différente.

Pèlerins bretons qui gravisiez, sur les pas de saint Ronan, les sentiers abrupts de la montagne, ou qui suspendez, au sortir d'un naufrage, des ex-voto dans la basilique de Sainte-Anne, ou qui faites brûler des cierges devant les Saints de vos paroisses, ou qui mettez vos genoux en sang en faisant le tour de nos chapelles sacrées, pèlerins de Saint-Cornély, de Sainte-Barbe ou de Saint-Corentin, il se publie, à grand bruit, des ouvrages où l'on vous livre à la curiosité d'un monde qui consent à vous admirer sans vous comprendre. Vous ne lirez jamais sans doute ces romans. Mais s'il vous arrivait d'y jeter les yeux, vous ne voudriez pas vous reconnaître dans le portrait qu'on a tracé de vous d'une main si légère et peut-être criminelle. Non, vous n'êtes pas des païens, même supé-

rieurs : vous n'êtes pas seulement des descendants des Cimmériens, bons et honnêtes. Une gloire vous a été donnée, dont il ne faut pas que l'on vous découronne : vous êtes chrétiens. Le christianisme vous a pénétrés jusque dans les moelles. On ne pourrait l'arracher de vous, sans vous frapper dans vos forces vives. Seul, il peut donner l'intelligence de ce que vous êtes et de ce que vous devez être : seul, il donne à vos vertus natives le développement qu'elles demandent ; seul, il a la force de contenir des passions qui sont extrêmes, et de vous prémunir contre des excès redoutables. Gardez-le comme ce qu'il y a de meilleur en vous. Des hommes qui auraient pu faire un bon emploi de leurs facultés, vous font subir le même traitement qu'un autre, a infligé à Celui que vous honorez comme votre maître : on cherche à vous amoindrir. Ceux qui travaillent à vous déshonorer se croient admirables, et le monde, qu'ils flattent, s'appête à leur donner les palmes qu'ils ambitionnent. Plaignez-les, votre part est encore la meilleure : il est préférable d'être les disciples de Jésus que de son insulteur ; mieux vaut marcher dans la voie de la vérité que de s'avancer, même à grands pas, dans le chemin qui mène aux Académies.

*
*
*

Pour tous ceux qui ont répondu aux questions de l'enquête, le pardon est une fête essentiellement sinon exclusivement religieuse.

Aussi protestent-ils unanimement contre l'application injustifiée que l'on fait de ce terme à des réunions où la piété ne tient aucune place.

Pourquoi, par exemple, appeler « Pardon » l'assemblée de Toulfouën, qui se tient, le lundi de la Pentecôte, non loin de Quimperlé ? et pourquoi l'appeler « pardon des oiseaux » ?

Cette fête est, du reste, diversement appréciée.

Pour M. Daligaut, elle possède un caractère idyllique et plein de charme ; et il la décrit avec une admiration de poète.

« Quand Mai a fait éclater toutes les sèves, mis des tons d'or à toutes les landes, enguirlandé de fleurs toutes les

prairies, allez donc à l'orée de la forêt de Clohars-Carnoët...., en pleine Arcadie bretonne... les oiseaux ne manquent pas..., les marchands en présentent un choix, en des cages d'osier, à l'avidité des amateurs.... Dans les sentiers de la forêt, des groupes de promeneurs se croisent sous les ombrages. On peut observer là, comme en raccourci, les plus divers costumes de la région.... Des cabarets s'installent au détour des allées : des piqueniques s'improvisent sur la mousse, au pied des hêtres. Et des appels folâtres, des chansons, des éclats de rire se croisent, redits par l'écho sonore.... D'une clairière s'envolent des tons aigus de bombardes.... des rondes bretonnes déroulent leurs anneaux interminables.... tout cela débordant de gaieté.... »

Cette description, comme du reste la thèse tout entière où elle figure a pour but de nous montrer que le peuple breton n'est pas toujours aussi morose qu'on le prétend, qu'il est capable de joie bruyante surtout « quand la brise de Mai rôde dans les taillis et que la jeune lumière anime et transfigure tous les arbres de la forêt ».

Et il n'était pas mauvais que cela fût dit.

M. le Docteur Picquenard ne se montre pas aussi indulgent.

« Ce prétendu Pardon, dit-il doit attirer notre attention, quoique laïque et surtout parce, que laïque. Il y a une quarantaine d'années, cette assemblée offrait encore une bonne tenue : les meilleures familles du pays s'y réunissaient volontiers. Peu à peu, le demi-monde lorientais a envahi cette assemblée célèbre... Aussi, maintenant, quelles saturnales, quelles orgies offre ce pardon complètement laïcisé. C'est le triomphe de la crapule, qui se répand en troupes débraillées et hurlantes à travers les rues de Quimperlé. J'ai vu là, se dérouler... des scènes de désordre que je n'oublierai jamais. Ces brutes des deux sexes, accourues pour la fête, s'entrasommaient sur la place, pénétraient dans les maisons, grimpaient aux étages en se poursuivant et se livraient à tous les débordements, à toutes les violences qui peuvent germer dans des cerveaux échauffés par la boisson : c'était dégoûtant »

Et ceci, il n'eût pas été bon de le passer sous silence.

On voit, d'après ce tableau pris sur le vif, le danger qui

menace nos assemblées, dès que le frein religieux ne se fera plus sentir, et le grand péril que courent nos Pardons, lorsque les éléments purement laïques auront réussi à y entrer.

Est-ce assez dire ? Non. Ayons le courage de notre opinion : le mal existe déjà. Il a même fait d'effrayants progrès.

Avant de nous demander s'il y a encore, au pays de Vannes, dans la Cornouaille, dans le Léon, en Tréguier, quelques rares Pardons qui aient gardé leur pureté primitive, en se garantissant contre toute innovation dangereuse, parlons en toute franchise des Pardons, petits ou grands, mais très nombreux, qui sont en train de dégénérer.

*
**

Suivant M. Charles Le Goffic, il y a dans chacun de nos Pardons deux parties bien inégales : « la journée presque entière est consacrée à des pratiques de dévotion ;... vers le soir seulement, après vêpres, les divertissements s'organisent. »

Telle est bien, en effet, la physionomie de nos Pardons. Je crains seulement que l'inégalité signalée ne soit pas au profit du recueillement et de la piété, et que les divertissements et les jeux ne prennent le pas bien souvent sur les cérémonies religieuses.

Il y a d'ailleurs des divertissements de plus d'une sorte.

Les uns sont contraires à l'esprit religieux, comme du reste à l'honnêteté publique : il est impossible de les tolérer. Le diable, dit-on, jadis s'était fait bourgeois ? ne s'est-il pas fait paysan de nos jours, et ne s'est-il pas invité aux Pardons ? S'il y vient, il est témoin de désordres de nature à le réjouir.

D'abord les orgies. — Que les pardons annuels, surtout dans les frairies, soient pour les parents et les amis une occasion de resserrer les liens d'affection qui les unissent, rien de plus légitime ; que les gens manifestent leur bonheur un peu à la façon des héros d'Homère qui prolongeaient le repas et la causerie, après avoir bien bataillé, il n'y a pas grand mal. Personne ne peut y trouver à redire. L'Eglise

n'est pas l'ennemie d'une joie saine et d'une gaîté de bon aloi. Ce qu'elle blâme, ce qu'elle ne peut ne pas blâmer, ce sont les excès de table où la raison se perd. Ne parlons pas de ces repas pantagruéliques que l'on fait durer du matin jusqu'au soir, le jour du Pardon, sous prétexte de bien recevoir ses invités. Il y a quelque chose de pis. A côté du sanctuaire et quelquefois à le toucher, s'établissent des auberges volantes. C'est là que l'on s'attable ou que l'on s'affale après l'office, et quelquefois pendant : on y reste des heures entières, chantant, buvant ; on s'y ennuie jusqu'au hoquet, jusqu'au blasphème, jusqu'aux rixes sanglantes.

Brizeux a pour les ivrognes de chez nous une indulgence qui va jusqu'à la tendresse. Ecoutez-le : ceci se passe au pardon de Coatrir.

Pour le père d'Anna.

Bien qu'il se crût l'œil sûr, le corps droit, le pied ferme,
 Au grand jour seulement, il revint à la ferme.
 Et comment, chers lecteurs, retrouver son chemin,
 Lorsqu'un petit nain noir, l'ayant pris par la main,
 Méchamment le traîna durant la nuit entière,
 De taillis en taillis, de bruyère en bruyère ?
 A peine il se sentait sur ses pieds redressé
 Que le nain le faisait rouler dans le fossé.

Les vers sont jolis. La poésie embellit tout. Mais voyez la scène dans sa prosaïque réalité : n'est-elle pas tout simplement hideuse ?

Puis viennent les danses désordonnées. — Où sont les anciennes danses de caractère, les danses traditionnelles, auxquelles le clergé pouvait autrefois, dit-on, assister et même présider, sans se compromettre ? Que sont devenues ces immenses dérobées qui, à l'issue des cérémonies religieuses, les jours de grands Pardons, unissaient tous les âges, toutes les conditions, toutes les classes ?

Je ne sais si leur place était bien dans nos Pardons. Mais elles étaient honnêtes. On ne peut qu'en regretter la dispa-

rition. Il faut encourager les efforts que l'on tente aujourd'hui pour les réintroduire dans nos mœurs. C'est faire œuvre de moralité publique.

Une mode, qui vient on ne sait d'où, nous a valu de nouvelles danses, contre lesquelles l'honnêteté foncière des Bretons n'a pu se défendre, et auxquelles ils se livrent avec une fougue de nature primitive qui n'en atténue ni les dangers ni la laideur.

Il y avait au moins un endroit que sa sainteté devait protéger contre cet envahissement. Malheureusement, la mode a été la plus forte et elle a fait tomber toutes les barrières. La jeunesse se donne rendez-vous auprès de nos chapelles de Pardon. Elle organise des danses dont l'indécence devrait faire protester, toutes les mères qui ont le souci de l'honneur familial. On entend des refrains qui répondent, en triste écho, aux hymnes et aux cantiques. On valse jusqu'au soir et parfois même plus tard. On n'interrompt la sauterie que pour prendre de nouvelles forces, à l'auberge voisine, que pour se mettre une plus grande fièvre dans les veines par le moyen de l'alcool. Et l'on revient à la maison paternelle, que tous les saints, toutes les saintes du Pardon voudraient envelopper d'une atmosphère de pureté, à l'heure que l'on veut, par le chemin que l'on a choisi.

Le bilan religieux d'une journée qui se termine ainsi n'est pas très long à établir.

Il est inconcevable que ces habitudes aient réussi à s'introduire dans nos Pardons. Ne cherchons pas à établir des responsabilités. A quoi bon discuter sur les causes du mal ? Ne vaut-il pas mieux en étudier les remèdes ? Il faudrait mettre en commun tous les efforts, exercer toutes les influences pour ramener une réaction nécessaire. Les pouvoirs publics eux-mêmes ne peuvent se désintéresser de ce problème d'hygiène morale.

C'est à l'Eglise surtout qu'il appartient d'intervenir, quand elle le peut, avec sa prudence et son énergie coutumières. La sainteté de nos Pardons ne peut se concilier avec un tel dévergondage. Et surtout, il est inadmissible que des réunions dont l'objet est la piété deviennent le prétexte et l'occasion de

scandales. M. de la Villerabel nous parle de certaines fêtes religieuses que l'Autorité diocésaine a dû supprimer, près de Saint-Brieuc, parce qu'elles donnaient lieu à de honteux désordres.

Enfin les pratiques superstitieuses. — Serais-je ici d'accord avec tous les lecteurs ? Je ne le crois pas. Quelques-uns m'accuseront de me montrer sévère.

J'ose demander — avec les témoins si autorisés de l'enquête, — si les directeurs de pèlerinages et de pardons n'ont pas montré, eux, trop d'indulgence pour des coutumes à tout le moins bizarres et entachées quelque peu de superstition.

Je sais qu'il est des actes odieux qui révoltent tous les prêtres et qu'ils réprouvent très énergiquement. La théologie leur en fait une obligation. Gardiens de la pureté de la foi et de l'honneur des saints, ils ne craignent pas de s'élever contre des pratiques qui les mettent particulièrement en danger. Ils n'ont pas hésité à fermer d'abord, et puis à faire démolir une chapelle où d'étranges pèlerins allaient prier le bon saint Yves de les débarrasser par male mort de leurs ennemis, représentés par des poupées en cire, qu'ils transperçaient de coups d'épingle et qu'ils déposaient couvertes de blessures au pied de la statue. Les saints ont autre chose à faire qu'à réaliser les vœux d'une semblable clientèle. Les prêtres blâment également avec énergie les consultations sur tréteaux ou en voiture foraine, où, après avoir invoqué les saints du paradis, certains fidèles vont demander, à des gens qui ne sont rien moins qu'inspirés de Dieu, de leur faire connaître les mystères de l'avenir et le secret du bonheur.

Mais il y a d'autres coutumes qui mériteraient aussi d'être condamnées. — Pourquoi ne pas interdire ce commerce où de crédules pèlerins achètent des pierres qu'ils regardent comme de précieux talismans sous prétexte qu'elles affectent la forme d'une croix ? Pourquoi ces épingles que l'on dépose sur la tombe des saints, ou que l'on jette dans leur fontaine, avec l'intention de voir comment elles traversent l'eau et tombent dans le fond ? Pourquoi surtout l'honneur rendu à certaines pierres, de formes plus ou moins bizarres, que l'on qualifie

pompeusement de druidiques et que l'on ferait sans doute mieux d'appeler infâmes.....? On dira peut-être que ce sont là des choses innocentes, auxquelles il est bon d'accorder la libre franchise. Je ne puis partager cette façon de voir, toute de bienveillance et de faiblesse ; et je crois que le théologien le plus conciliant n'aurait pas grand'peine à découvrir dans certains actes qu'on laisse passer avec tant de facilité les derniers vestiges d'un culte qui ne s'adressait ni à Dieu ni à ses saints.

Ne croyons pas que le mal qui travaille nos Pardons et dont nous venons de décrire quelques formes plus repoussantes date seulement d'aujourd'hui.

M. Falher nous apprend que déjà au XVIII^e siècle il attirait l'attention des moralistes de la chaire. Les prédicateurs tonnaient contre les désordres qui se commettaient dans les Pardons : « ivrognerie, danses, mille débauches ». Les auteurs de cantiques menaçaient ceux qui s'y livraient de l'excommunication de l'évêque de Vannes. L'histoire des missions de Michel Le Nobletz et de celles du P. Maunoir nous montre que le mal remontait plus haut.

Cette constatation nous rendra plus justes pour notre époque, qui après tout n'a fait qu'hériter les tares du passé ; mais elle ne nous fera pas plus tolérants pour le mal lui-même. Il faut le combattre avec la même obstination qu'il emploie à se renouveler ; et puisque notre enquête a pris en main la cause de nos pardons, on ne lui en voudra pas d'avoir signalé ce qui est de nature à le corrompre et à le vicier.

*
*
*

On nous demandera peut-être grâce pour un mal très différent de ceux qui précèdent ; nous ne croyons pas pouvoir l'accorder.

Il est une passion qu'on n'a le droit de blâmer que lorsqu'elle dégénère : c'est l'amour.

A Dieu ne plaise que nous paraissions jeter, même involon-

tairement, le discrédit sur un sentiment infiniment respectable. Les hommes se sont fait de l'amour une idée tellement haute qu'ils l'ont divinisé. Dieu l'a honoré plus encore, en lui donnant la consécration d'un rite surnaturel : l'Eglise qui a toutes les hardiesses, l'a entouré d'exquises bénédictions qui le protègent contre lui-même.

Je ne crois cependant que les manifestations de l'amour naissant aient leur place marquée dans les Pardons.

Rien ne s'oppose, il est vrai, à ce que deux jeunes gens qui veulent s'unir devant Dieu par le nom d'époux et d'épouse viennent placer leur jeune et fragile amour sous la protection des Saints qu'ils vénèrent. Le lecteur se souvient que Brizeux a chanté dans son poème « *Les Bretons* » l'affection d'un jeune homme et d'une jeune fille qui vont de sanctuaire en sanctuaire, à travers la Bretagne, sous la garde des anges qui les accompagnent toujours et des Saints qui leur font partout bon accueil : la touchante idylle se déroule pleine de grâce et de délicatesse à travers les péripéties de la rude épopée.

Mais nos Bretons ne ressemblent pas tous au vertueux Loïc ; et nos vierges bretonnes n'ont pas toutes la délicate piété d'Anna. Les deux jeunes gens que M. Tiercelin met en scène ne sont que les parents très éloignés des héros de Brizeux. Ce n'est pas pour honorer les saints qu'ils sont venus au Pardon, ni eux ni les couples qui leur ressemblent, mais pour flirter tout à leur aise. Le tableau que le poète rennais nous met sous les yeux est bien vivant : c'est le seul bien qu'on puisse en dire, et il est le mérite de l'auteur, non de ses héros. La scène n'est pas blâmable en soi ou elle ne l'est guère. On nous accordera cependant qu'elle n'a rien à voir avec la dévotion.

Osons même dire notre pensée entière ; ces verres de cassis que l'on boit sous la tente avec des lenteurs calculées et ridicules, ce mouchoir que l'un dérobe et que l'autre essaie de reprendre, ces doigts qui se recherchent au bord de la table, cette grosse joie qui éclate sur le visage épais du garçon, cette coquetterie d'une Eve campagnarde, tous ces jeux d'un amour qui commence sont souverainement déplacés sur le seuil d'une chapelle de Pardon. Ces préliminaires des fiançailles trouve-

ront ailleurs des occasions de se produire où ils seront plus naturellement dans leur cadre.

*
**

S'il est des divertissements et des jeux qu'il faut proscrire comme opposés à l'esprit même de nos Pardons, n'y a-t-il pas des distractions qu'il est bon d'éloigner d'eux, parce qu'ils y sont totalement étrangers ?

Beaucoup de nos Pardons ont perdu le caractère d'isolement qui en serait un des principaux charmes ; ils ont été envahis par des éléments qui n'ont rien de chrétien, rien de breton.

Parfois ce sont les artistes et les marchands forains qui établissent leur campement sur la place même de la chapelle, ou tout le long du chemin où se déroulera la procession. La circonstance n'est-elle pas favorable pour faire d'abondantes recettes ? Cirques, théâtres, cinématographes, manège de chevaux de bois, rien ne manque pour attirer la foule et amuser les badauds. La fête religieuse ne se sent pas à son aise, elle est comme prisonnière au milieu de cet encadrement qui l'enserme de toute part et se fait plus étroit chaque année. Elle passe inaperçue pour beaucoup de ceux qui se rendent au Pardon. En quelques endroits, elle disparaît si bien que le nom de Pardon a été transporté à la fête foraine elle-même. D'après M. Picquenard, le Pardon de Locmaria, à Quimper, serait le type du genre. « Et cependant, dit-il, lorsque la procession se déroule, au 15 août, entre la cathédrale de Saint-Corentin et l'église de Locmaria, sur le champ de Bataille et le long des allées, la bruyante kermesse suspend les gémissements de ses orgues et la cacophonie de ses orchestres ; et alors, pour un quart d'heure, la fête foraine fait place au vrai Pardon de Locmaria. »

Après avoir vu la kermesse de Quimper (1), visitez un de ces pèlerinages, comme en possède encore cet heureux dio-

(1) On a supprimé la procession de Locmaria depuis quelques années, pour ne pas exposer le cortège de la Vierge au tintamare irrévérencieux des baraques foraines.

cèse, où n'a pénétré ni le cinéma ni la grosse caisse, celui du Folgoat, par exemple : ici, la fête religieuse se déploie à son aise, en toute liberté, dans une tranquillité complète, dans un air de paix qui favorise la piété. Il ne vous sera pas difficile de conclure où est le vrai Pardon.

Parfois ce sont les municipalités qui organisent des fêtes à l'occasion de la fête patronale.

L'Eglise ne s'opposera jamais à ce que l'on donne au peuple des réjouissances publiques. Elle sait que ses propres fidèles ont besoin de trouver, en dehors des fêtes religieuses, des occasions d'oublier leurs rudes travaux et la fatigante monotonie de la vie quotidienne. Ces amusements peuvent demeurer décents, tout en restant vulgaires. Il dépend d'une police bien faite, d'une sage administration de donner à ces fêtes profanes le caractère d'honnêteté qui leur sied.

Mais l'Eglise, si elle ne désapprouve pas ces plaisirs, si même elle se voit obligée d'en subir quelquefois le contact, ne les mêle jamais volontiers à ses propres fêtes. Elle les en écarte même autant qu'elle le peut.

« Il faut nettement séparer, nous dit M. de la Villerabel, la fête profane de la fête religieuse. Les fêtes profanes tuent un pardon plus qu'elles ne le vivifient ».

Tout le monde souscrira à ce jugement.

La fête profane, c'est le Pardon des sens ; le Pardon, c'est la fête de l'esprit. L'une, c'est le bruit, l'agitation, la dissipation ; l'autre, c'est la tranquillité, la piété, la prière. Ici l'âme se recueille et se retire pour ainsi dire au dedans d'elle-même : là, elle se répand toute au dehors.

Si vous rapprochez deux choses aussi différentes, le même jour et au même endroit, elles se nuiront l'une à l'autre. Chacune d'elles s'efforcera d'occuper une place prépondérante aux dépens de sa voisine. Les vrais fidèles gémiront d'être troublés dans l'accomplissement de leurs devoirs religieux et ils se plaindront que les manifestations du culte ne puissent se produire en toute liberté. Et les autres jugeront que les offices de l'église sont bien trop longs et ils voudront qu'on leur donne le droit de se livrer à leurs débats sans la moindre con-

trainte. De là toujours un certain malaise, et parfois des conflits.

Que l'on garde les deux genres de fête : mais qu'on renonce à les unir. Ne les juxtaposons même pas : la séparation ne sera jamais trop grande.

Si l'on désire donner aux fidèles de nos pardons des récréations qui ne s'opposent pas à la piété, qui même soient de nature à la favoriser, il faudra chercher ailleurs.

Que faut-il penser des amusements sportifs, au point de vue que nous occupé ?

Voici ce que l'on dit dans un des rapports de l'enquête : « Dans quelle mesure devons-nous employer les sports, foot-ball, gymnastique, société de tir, pour distraire et occuper la foule le jour du Pardon ? » L'auteur laisse à des voix plus autorisées le soin de répondre à la question. Il fait toutefois deviner de quel côté penchent ses préférences. Ne dit-il pas un peu plus loin : « Dernièrement, au Pardon de Camaret, une fête sportive a très bien réussi. Les jeunes gens d'Elven et ceux de Monterblanc ont fait merveille ». Plus loin encore, il a une sorte de vision prophétique d'une netteté singulière : « Dans quelque vingt ans, l'évolution suivant son cours, peut-être pourrons-nous voir les vicaires de l'avenir, la dextre armée d'un fleuret, casque au front, descendre au rôle de prévôt d'armes, pendant les récréations : peut-être verrons-nous les jeunes gens de nos patronages, dressés par leurs soins, venir à nos Pardons... pour nous donner, en plein XX^e siècle, sur l'immensité de la lande bretonne, le spectacle peu banal d'un tournoi du moyen-âge. »

On ne saurait nier qu'il y ait dans nos patronages chrétiens des forces disciplinées dont on a déjà tiré parti. Il est permis de croire, et fasse Dieu que cette espérance ne soit pas vaine ! que les œuvres de jeunesse, surtout si elles s'imprègnent d'esprit chrétien dès le début, nous préparent des réserves d'énergie pour l'avenir. Mais il est aussi permis de douter que les spectacles qu'elles donnent dans les fêtes publiques, où nous avons été heureux d'applaudir à leurs succès, soient d'une utilité bien grande dans les Pardons.

L'Eglise bénissait les chevaliers qui accouraient aux tour-

nois : elle bénira les chevaliers de demain comme ceux du temps passé, dès que les patronages auront trouvé le secret d'en former. Elle ne refuse ses prières à personne, elle les offre même à tous, surtout à ceux qui vont combattre pour elle. Car elle sait que sa bénédiction est la meilleure des armures. Elle ne se regarde comme étrangère nulle part : là, où elle n'est pas, il y a toujours un vide. Mais il est des endroits, il est des moments, où elle ne veut d'autre action, d'autre influence que la sienne, d'où elle écarte, d'une main impitoyable, les éléments qui ne sauraient travailler utilement avec elle à la réalisation de ses grands desseins.

II

Jusqu'à présent, nous n'avons fait que dégager les abords du Pardon.

Nous avons écarté toutes les causes, plus ou moins pernicieuses, plus ou moins encombrantes, qui étaient de nature à contrarier son développement spontané. Avons-nous rempli notre tâche tout entière ? Suffira-t-il d'avoir créé autour du Pardon une atmosphère tranquille et libre, pour qu'il atteigne, d'emblée, à la perfection, ou même pour qu'il trouve son orientation véritable ?

— « Non ! répond résolument M. Corven ; vous n'avez fait qu'exécuter des travaux d'approche, il vous reste à prendre la place elle-même. Vos efforts, si louables qu'ils soient, appellent un effort plus grand. A quoi bon renverser tous les obstacles, si vous échouez devant le dernier ? »

J'ai lu plusieurs fois l'étude de M. Corven. Je viens encore de la relire. De tous les articles que la *Revue* a publiés sur la question, c'est un de ceux qui provoquent le plus la réflexion... et la discussion.

L'auteur commence par circonscrire nettement l'objet de son travail. Il reconnaît que la décadence de nos Pardons est une triste réalité. Mais il ne s'inquiète, ni de l'affluence des pèlerins, qui se font moins nombreux, ni du pittoresque de nos fêtes qui disparaît, ni de la valeur des offrandes qui diminuent, ni même

de l'envahissement de nos pèlerinages par des spectacles profanes. Le mal est là sans doute, mais il est surtout ailleurs : il est dans la mentalité de la foule, dans l'esprit et au cœur même des Bretons.

Il s'empare ensuite du mot « Pardon ». Il le fouille, il le creuse ; il en extrait la définition qu'il cherche et qui va dominer la thèse intéressante qu'il soutient : « un pardon est une manifestation pieuse, entraînant, pour ceux qui y participent, le pardon de leurs fautes dans l'absolution sacramentelle et les indulgences ».

Ces quelques mots ne paraissent pas bien méchants. On les dirait même pleins de bienveillance et d'innocente candeur. Relisez-les. Ils vont servir à M. Corven, pour dresser contre le Pardon breton, tel qu'il croit le voir, un réquisitoire d'autant plus terrible qu'il l'expose sans passion apparente, avec une froide impartialité.

La thèse se compose de deux parties intimement fondues l'une dans l'autre comme toute œuvre bien faite, mais qu'il importe de distinguer soigneusement l'une de l'autre. Dans la première, l'exécuteur, je me trompe, l'auteur montre le Pardon tel qu'il devait être ; dans la seconde, il le fait voir tel qu'il lui apparaît dans la réalité.

Dans le Pardon idéal, le pèlerin est un chrétien instruit de son devoir et décidé à l'accomplir.

En commençant son pieux voyage, il entretient dans son cœur un sentiment que nous voyons souvent exprimé dans la vie des saints : « Si je suis en état de grâce, que Dieu m'y garde ; et si je n'y suis, que Dieu m'y mette ». — Au Pardon, il se purifiera donc des défaillances, petites ou grandes, dont il se reconnaît coupable. L'absolution reçue, il communiera. Il n'oubliera pas de gagner les faveurs précieuses que l'Eglise accorde avec une indulgence maternelle, et qui achèvent le travail de purification que les sacrements ont si bien commencé. Il s'efforcera, en un mot, de rendre son âme aussi belle, aussi lumineuse, aussi « gracieuse » que possible devant Dieu.

C'est là le premier acte, l'acte essentiel de son pèlerinage.

Si Dieu occupe la première place dans sa pensée, il n'en honorera, il n'en invoquera pas moins le saint du Pardon. Il ne lui offrira toutefois que les hommages auxquels il a droit. Eclairé par la foi, il sait que Dieu est l'unique source de tout bien ; que les saints ne sont que des intermédiaires entre Dieu et nous ; que toute prière, toute louange, pour être vraiment acceptable, doit remonter plus haut que les Saints, quoique souvent par leur moyen, de même que toutes les faveurs que nous recevons d'eux, descendent toujours de plus haut, quoique fréquemment par leur entremise.

Sa piété est intelligente : s'il se lave dans l'eau de la fontaine, s'il baise ardemment les reliques sacrées, s'il déroule la longue chaîne, les grains luisants de son rosaire, autour de la chapelle, s'il porte une bannière ou une croix pendant la procession, il ne s' imagine pas que ces actes matériels aient quelque valeur surnaturelle par eux-mêmes : il sait qu'ils ont besoin, pour devenir méritoires, d'être vivifiés par l'esprit, par le cœur, par la grâce divine.

Il sait également qu'il y a une hiérarchie dans la série des faveurs qu'il souhaite d'obtenir : ce qu'il sollicite avant tout de Dieu et des Saints, ce sont les biens supérieurs qui ont une étroite parenté avec l'âme ; quant aux biens de la terre, il ne les bannit pas de ses désirs, mais il ne veut les demander que par surcroît.

Qu'il s'agisse des uns ou des autres, il subordonne par avance ses vœux à la volonté divine, et il est tout prêt à louer, dans la bonne et dans la mauvaise fortune, la Providence à laquelle il confie ses destinées.

Il ne dédaignera pas de prendre part aux récréations innocentes ou édifiantes que l'on aura peut-être ménagées pour le plaisir des pèlerins.

Enfin il reviendra chez lui, sans s'exposer à rencontrer, comme le père d'Anna, des lutins sur la route, mais au contraire l'âme en paix, le cœur réjoui, tout prêt à recommencer avec une vigueur rajeunie, son labeur quotidien, disposé à marcher d'un pas plus ferme, à l'exemple des saints, dans la voie des commandements de Dieu.

Voilà le pèlerin idéal.

Il était nécessaire que nous le connaissions ; et il faut savoir gré à M. Corven de nous avoir présenté cette noble et grande image. Il l'a du reste si bien peinte que nous ne sommes guère exposés à l'oublier désormais.

Mais ici une question se pose et même s'impose.

Attendrons-nous, pour nous réconcilier avec nos Pardons, que tous les pèlerins soient semblables à celui dont nous venons d'admirer le portrait ? N'aurons-nous de vrais Pardons que lorsque le programme, dont on nous a tracé les grandes lignes, sera fidèlement rempli par tous ceux qui fréquentent nos fêtes religieuses ?

Nous n'avons pas, hélas ! que des Isidores, des Nicolazics, des Mauduits, parmi les paysans de nos campagnes et les marins de nos côtes. Ils sont plus nombreux qu'on n'est porté à le croire ; mais, en fin de compte, ils sont plutôt rares. Félicitons les paroisses, les frairies qui possèdent de telles élites. Regrettons — cela est en effet profondément regrettable — qu'on n'en trouve pas partout. Mais gardons-nous de penser que les Pardons ne sont faits que pour les élites, que nous n'aurons de vrais Pardons que lorsque nos chapelles seront remplies par des chrétiens dignes en tout de celui de M. Corven. Tenons nos chapelles ouvertes à tous ceux qui les visitent faisons-les accueillantes à tous les pèlerins, même à ceux qui paraîtront le moins bien disposés : les Saints, et surtout le Saint des saints, ont tant de manières de venir en aide à ceux qui plus ou moins bien les honorent !

Au pèlerin idéal, M. Corven oppose le pèlerin de la réalité.

Personne ne songera à lui reprocher d'avoir flatté le modèle. Plusieurs jugeront qu'il a été quelque peu dur et même injuste.

Il exempte, il est vrai, de sa vive critique, le pèlerinage de Quelven ; il est tout disposé à accorder la même faveur à d'autres sanctuaires, où la ferveur primitive se serait conservée, et dont l'énumération ne lui paraît pas devoir être bien longue. Mais la condamnation qu'il prononce, ne s'étend-elle pas à un trop grand nombre encore ?

D'après lui, les pèlerins ne connaissent pas les notions

élémentaires de la religion, et ils ignorent très profondément ce qu'est le Pardon auquel ils participent.

D'abord, ils oublient Dieu, pour ne plus se préoccuper que des Saints. — Ils l'oublient si bien qu'ils négligent de rentrer en grâce avec lui, en pénétrant dans un lieu qui lui est consacré, et que, du moment même où ils demandent des faveurs qui dépendent de lui seul, ils restent dans l'état de péché qui fait de chacun d'eux son ennemi mortel. Singulière façon, pour se concilier les bonnes grâces de quelqu'un, que de se mettre en révolte ouverte contre lui ! Parfois même le Pardon devient une occasion d'ajouter de nouveaux crimes à ceux qui existent déjà. Dès lors quelle valeur méritoire et surnaturelle peuvent avoir devant Dieu les fatigues d'un long chemin, les lotions pieuses à la fontaine du pèlerinage, les chapelets récités tête nue autour de la chapelle, les offrandes jalousement réservées ?

Les honneurs que l'on rend aux saints eux-mêmes et les prières qu'on leur adresse sont donc déjà entachés dans leur source même. Et de plus, beaucoup de pèlerins ne voient plus dans les saints de simples intermédiaires ; et un grand nombre ne seraient que trop disposés à reconnaître dans les patrons de nos églises et de nos chapelles « des déités indépendantes, suprêmes dans leur ressort, dont le pouvoir s'écoule par leurs statues, qu'il faut contempler, qu'il faut baiser, qu'il faut toucher à tout prix ».

Et quelles faveurs demandent-ils ? Hélas ! « La foule a supprimé dans nos Pardons l'âme et le ciel. Elle ne sollicite que des biens matériels, la santé pour les bêtes et les gens, des richesses, des récoltes abondantes, une longue vie. »

De là, pour tomber dans le formalisme pur, il n'y a qu'un pas à faire : la courte distance est vite franchie. On traite avec les saints comme avec des gens dont on rétribue les services : « moyennant des honoraires... moyennant certaines formalités, certains rites, le marché se conclut et les comptes sont réglés. »

« La pauvre âme reviendra du Pardon telle qu'elle, avec ses ténèbres, avec ses vices, sans un élèvement de cœur, sans un coup d'œil, sans un coup d'aile, au-dessus de la terre, vers le Paradis. »

Si cette description est exacte, y a-t-il dans des pratiques ainsi accomplies quelque chose de chrétien ? et les mots de superstition, de paganisme et d'idolâtrie ne viennent-ils pas d'eux-mêmes au bout de la plume ?

Mais la description est-elle exacte ? M. Corven n'a-t-il pas vu le Pardon trop en noir, comme il se le demande lui-même ? Je serais porté à poser la question, à mon tour.

Qu'il y ait dans la foule des tendances et comme de secrets retours au paganisme, il ne faut pas s'en étonner outre mesure. On en découvre à toutes les époques, dans tous les pays, dans tous les milieux. Et c'est pourquoi le Christianisme, qui sait avec quelle facilité les hommes retombent dans la barbarie religieuse d'où il cherche à les retirer, ne consent jamais à regarder ses conquêtes comme définitives même dans les sociétés les plus civilisées.

Mais ces tendances sont-elles aujourd'hui tellement prépondérantes, tellement visibles qu'elles réussissent à défigurer nos Pardons, à leur ôter la physionomie chrétienne ? Je ne me résigne pas à le croire.

Est-il bien certain que parmi les gens qui vont au Pardon, il y en ait un si grand nombre à croupir dans un état de conscience qui en ferait des ennemis de Dieu et ôterait toute valeur surnaturelle à leurs actes ? Il serait présomptueux d'affirmer avec certitude que telles personnes sont « dignes d'amour » ; ce n'est pas une raison pour juger qu'elles sont certainement « dignes de haine ». Au-dessous de la sainteté éminente, il y a une foule d'échelons, où l'âme chrétienne se dégrade de plus en plus à mesure qu'elle descend vers l'état opposé, sans perdre toujours d'une manière totale la grâce et la beauté que lui donne l'amitié de Dieu.

En admettant que l'âme des pèlerins fût aussi déchue qu'on le dit, le Pardon serait-il encore inutile ? aurait-il perdu sa raison d'être ? les actes qu'ils accomplissent, les prières qu'ils récitent, n'attireront-ils pas sur elle le regard bienveillant de Dieu ? S'ils ne la placent pas dans l'état de sainteté que nous rêvons pour elle, ne la disposeront-ils pas tout au moins à entrer dans la voie qui y achemine ? Le pardon divin, pour ne pas être reçu tout entier, n'est-il pas du moins offert dans le

germe qui peut en amener l'éclosion totale et l'épanouissement complet ?

Est-il vrai aussi que les pèlerins ne pensent qu'aux saints, que, par delà les saints eux-mêmes et bien au-dessus, leur regard n'aille pas jusqu'à la Bonté infinie qui veut bien déléguer ses pouvoirs à des personnages plus rapprochés de nous ? Le berger de M. Corven croit que c'est saint Nicodème qui est le Bon Dieu. On n'admettra pas sans peine que tous les bergers bretons, même les plus humbles, soient aussi ignorants ; on admettra encore moins que cette mentalité, réellement inférieure, soit une mesure commune pour les gens que nous voyons dans les Pardons.

Si les biens matériels sont au premier rang de leurs préoccupations, ne croyez-vous pas cependant que tous ou du moins la plupart pensent à une existence plus haute et sans fin, qui met à l'abri de tous les besoins, à une cité supérieure où les misères passagères de cette vie s'achèveront, pour les hommes de bonne volonté, en bonheur durable ? Quand je vois les pèlerins à genoux, dans nos chapelles, aux pieds des statues de nos saints patrons, j'ai peine à croire que le ciel soit totalement absent de leur pensée. Il y est comme derrière un voile. Le voile n'est pas aussi transparent qu'il le faudrait. Les réalités absorbantes, les difficultés poignantes de chaque jour viennent encore l'épaissir et l'enténébrer ; mais il ne dérobe pas complètement la vue du ciel.

Je demeure persuadé que, pour le plus grand nombre des cas, il y a autre chose dans nos Pardons qu'un pur formalisme et des démonstrations vides. Que tout n'y soit pas esprit et vie, tout le monde l'admet. Mais on y voit autre chose que des actes extérieurs ; l'âme met dans les actions que le corps accomplit quelque chose d'elle-même ; elle y met de la vie, de la pensée, des désirs, et quelquefois un mouvement vigoureux qui leur permet d'atteindre jusqu'au ciel. La mesure n'est pas la même pour tous, il est vrai ; et elle est quelquefois si petite et si faible qu'elle demeure invisible. Parmi les êtres qui volent, les uns, les plus privilégiés, développent leurs ailes et s'élèvent très vite et très haut ; d'autres se fatiguent, à peine après avoir quitté la terre et

redescendent sans tarder : il en est dont le vol est humble et lourd : mais dans l'effort des uns comme des autres, il y a, tout de même, un coup d'aile et un mouvement commencé vers le ciel.

On m'accusera peut-être d'exagérer à mon tour. On dira que, si le réquisitoire était impitoyable, le plaidoyer est par trop bienveillant. Si on me fait le reproche, c'est qu'il est mérité : Le danger, pour ces sortes de discours, est de ne pas rester dans la juste mesure. Heureusement le remède est tout près du mal. Pour les gens qui aiment également la vérité, bien qu'ils ne la voient pas toujours de la même façon, il est toujours un moyen de s'entendre. N'ont-ils pas la ressource de combattre une thèse excessive par l'excès de la thèse contraire, et d'atténuer l'une par l'autre, l'extrême indulgence et l'extrême sévérité ?

III

Il est un point sur lequel l'accord sera encore plus facile.

Après avoir décrit le Pardon tel qu'il est avec ses qualités et ses défauts ; après avoir entrevu ce qu'il devrait être et que probablement il n'a jamais été, il nous reste à montrer ce qu'il pourrait devenir et qu'il deviendra, s'il plaît à Dieu, aux saints et à nous-mêmes.

Ici l'unanimité existe. Les conseils et les avis fournis par l'enquête ne diffèrent que par des nuances qu'il me sera permis de négliger pour m'attacher uniquement aux idées qui sont partagées par tout le monde. Je voudrais, me taisant enfin, faire entendre ceux qui les ont si éloquemment exprimées, mettre toutes ces voix dans une seule et même voix, harmonieuse et forte, qui parlerait à tous ceux que l'avenir du Pardon préoccupe, et qui leur tiendrait à peu près ce langage.

*
**

Aux pèlerins :

Nul pays au monde ne possède d'aussi nombreuses chapelles ni d'aussi beaux pardons que le vôtre ; aucun peuple

n'est mieux préparé que vous à recevoir les faveurs spirituelles, et pour parler une langue que vous n'avez pas désapprise, les grâces divines en vue desquelles ils ont été principalement établis.

Mais ces chapelles innombrables ne seront-elles pour vous que les demeures sacrées où l'on va s'assurer uniquement la possession des biens invisibles ? Vous serait-il interdit de venir y solliciter des biens inférieurs à ceux dont vous jouirez dans une autre Bretagne, en un monde meilleur ? Et vous serait-il défendu de les demander par l'intermédiaire des saints, qui sont vos protecteurs célestes ?

Ne le croyez pas !

Si l'on considère uniquement le sol dur que vous cultivez et la mer avare qui entoure votre pays, vous êtes une race pauvre. Ne songez pas à vous plaindre. Les nations les plus riches ne sont pas toujours les nations les plus fortunées. Malheur aux peuples riches ! Ils s'amollissent au sein de l'abondance. Ils ne lèvent pas les yeux de dessus terre. Leur regard se déshabitue bien vite de chercher, au delà de l'horizon borné où ils travaillent à assouvir de vulgaires convoitises, l'idéal qui seul donne du prix à la vie, en rattachant notre âme à son pays d'origine, qui est aussi sa vraie, sa définitive patrie.

Aucun peuple d'ailleurs n'a autant de facilité que vous pour se déprendre des choses de la terre. Vous avez encore les goûts simples, cette richesse des peuples forts. C'est chez vous qu'on peut contempler un spectacle rare : celui de gens, qui, après avoir porté le poids du jour et de la chaleur, s'endorment tranquillement sans songer à comparer leur sort à celui du riche indolent qui partage le fruit de leur travail, et, le lendemain, recommencent leur labeur avec le même courage tranquille et la même résignation. L'envie, la monstrueuse envie, qui ronge tant de cœurs, et qui jette les hommes et les peuples les uns contre les autres dans une lutte sans merci, vous est inconnue.

Chez quelques-uns, ce désintéressement atteint des proportions extraordinaires. Sous l'influence de lois providentielles dont le jeu nous échappe, et le concours d'une vertu personnelle

qui dépend de la liberté humaine, la race produit des images plus parfaites où elle se plaît à contempler la pureté de son essence. Elle puise plus abondamment dans les réserves mystérieuses où se garde l'âme commune d'un peuple : et à certains types privilégiés qu'elle réalise tout exprès pour les recevoir, elle confie des vertus qui sont à tous, pour bien montrer ce qu'elle est et ce que, à certaines heures, elle est capable de faire.

Ces cas d'humanité supérieure ne sont pas rares chez vous : et l'on pense involontairement à vos Saints qui n'étaient riches que des biens célestes, et aussi à tous ces humbles, à tous ces inconnus de nos paroisses qui traversent l'existence sans jouir des biens de ce monde, les yeux perpétuellement tournés du côté du ciel, où Dieu les enrichira. Cependant, ces cas, si nombreux qu'ils soient, ne seront jamais qu'une exception.

C'est d'après cette exception qu'on vous juge tous : de là, le malentendu que l'on exploite souvent contre vous ; de là aussi les exigences qu'on manifeste à votre égard.

Dès que vous montrez quelque attachement pour les choses de la vie présente, surtout dès que vous cherchez à les acquérir avec une ardeur qui n'égale jamais l'âpre cupidité des autres, on vous accuse d'être infidèles à vous-mêmes, de ne plus être le peuple désintéressé, le peuple mystique dont on voudrait que le type se réalisât en tous avec la même perfection.

Et pourtant, c'est vous qui, par vos vertus inaperçues, tranquilles et comme silencieuses, continuez à nourrir le foyer où s'élabore en commun la vie de la race ; c'est vous qui entretenez le feu sacré, qui ensuite, s'il fait rayonner en quelques-uns une flamme plus éclatante, n'en répand pas moins en tous une chaleur obscure et de discrètes lueurs.

On vous rendrait justice, si l'on connaissait mieux votre vie laborieuse et rude.

Travailleurs de la terre, travailleurs de la mer, quand on vous voit continuellement aux prises avec une nature hostile et rebelle, quand on sait vos efforts incessants pour lui arracher les aliments dont vous devez être pour vous et pour les autres les infatigables pourvoyeurs, quand on se rappelle que votre

existence entière, de l'enfance à la vieillesse, que chacun de vos jours, du matin au soir, s'écoule dans ces humbles travaux où le corps a la plus grande part, et que des dangers perpétuels menacent votre vie non moins que le fruit de vos labeurs, — on est moins étonné que l'idéal de votre race sommeille au fond de votre âme, attendant, pour se réveiller, les grandes commotions qui ébranlent tout l'être, et que la préoccupation des intérêts matériels dont les images grossières ne cessent de vous obséder, ne vous quitte jamais et vous accompagne même au pied des autels.

Pourquoi n'auriez-vous pas le droit de demander à Dieu ces biens inférieurs mais nécessaires ?

La Providence divine est un Gouvernement puissant et paternel. Les lois qui régissent le monde sont dans sa dépendance et il ne lui coûte pas plus de les bouleverser que de les avoir établies. Et d'autre part, elle est au service d'une bonté qui se multiplie à notre service. Rien de ce qui nous concerne, rien de ce qui nous appartient, ne lui demeure étranger ; aucune circonstance de notre existence ne lui échappe ; et pour exaucer nos vœux, elle est toute prête à faire obéir, comme il lui plaît, et le soleil, et le vent, et les nuages, et la mer, et la vie et la mort.

Et les saints, vos chers saints, refuseraient-ils d'aider au succès de vos prières ? Déjà sur la terre, ils savaient faire fléchir en votre faveur les volontés de Dieu ; et c'est encore par leur intermédiaire que Dieu se plaît à repandre sur nous les bienfaits. C'est surtout des services qu'ils ont rendus dans l'ordre matériel que l'on a conservé le souvenir le plus durable. Faites-leur donc connaître vos vœux et vos désirs, si inférieur qu'en soit l'objet. Associez-les à vos peines, à vos craintes, à vos espérances ; intéressez-les à vos travaux, à vos semailles, à vos moissons, aux animaux de votre étable, à vos navigations périlleuses, à vos barques, à vos filets.....

Adressez-vous à vos saints préférés, aux saints de vos paroisses, aux saints dont dépend la faveur spéciale que vous sollicitez.

Demeurez insensibles aux plaisanteries faciles que l'on fait sur les spécialités des saints et sur la division du travail dans

le Paradis. En quoi votre croyance vous tromperait-elle, quand vous pensez que les saints ne manifestent pas tous de la même manière le crédit dont ils jouissent auprès de Dieu ? Cette diversité d'attributions, qui est une marque de sagesse et un principe d'harmonie dans les gouvernements des hommes, messierait-il au gouvernement divin d'y recourir pour s'accommoder à notre faiblesse ? Indépendamment des raisons que nous ne connaissons pas, n'y aurait-il pas dans la vie des saints, dans la nature des vertus qu'ils ont le plus pratiquées, dans l'histoire de leur culte, des arguments pour justifier la croyance populaire ? Il est tout naturel que l'on s'adresse à saint Pierre pour obtenir une pêche abondante et une navigation heureuse, que l'on demande à saint Laurent de protéger contre le feu, de guérir les brûlures ; à saint Isidore de bénir les travaux des champs ; à sainte Hélène de faire retrouver les objets perdus. On a aussi le droit d'invoquer saint Roch contre la peste, saint Durlo contre la migraine, saint Maturin contre les rhumatismes, saint Eflam, contre les abcès où il y a un feu qui enflamme la chair et la consume, saint Eloi en faveur des chevaux, saint Cornély en faveur des bêtes à cornes.....

Cependant, en demandant les biens de la terre, n'y attachez pas votre cœur. Résignez-vous à ne pas les obtenir, s'il est le bon plaisir de Dieu et des saints qui ne comprennent pas toujours vos intérêts de la même façon que vous. Il est d'autres trésors que le Pardon ouvre devant vous, où les saints se sont enrichis les premiers, où vous pouvez, où vous devez puiser à pleines mains, à votre tour.

*
**

Dans le Pardon proprement dit, il y a comme trois étapes, que l'on doit parcourir successivement, ou, si vous aimez mieux, trois moments différents d'une seule et même action qui se continue sans interruption.

C'est par la croix que très ordinairement il commence, et c'est par la chapelle que toujours il finit.

La croix est partout en Bretagne : on ne peut faire un pas sans la rencontrer.

De toute la vie du Christ, c'est la scène du Calvaire que vos artistes ont représentée le plus fréquemment, comme c'est elle que vous aimez le plus à vous mettre sous les yeux. La Croix est devenue comme une production naturelle du sol que vous habitez, et elle s'adapte, avec une harmonie surprenante, à la physionomie du paysage, où sa présence est devenue comme indispensable, et au tempérament, enclin à la tristesse et à la mélancolie, du peuple qui souffre auprès d'elle. Le Christ étend ses bras douloureux sur la contrée entière, non seulement pour la couvrir de son ombre salubre, mais encore pour vous apprendre la grande loi de la souffrance et pour reconforter le peuple de travailleurs, qui sur terre et sur mer, se livre à des labeurs pénibles, — en lui montrant l'image d'un Dieu qui a voulu souffrir et mourir.

Dans les Pardons, la croix parle d'une façon plus éloquente encore. A quelque distance de la chapelle, au bord même du chemin qui y conduit, elle arrête le pèlerin. Elle l'invite à s'agenouiller, avant d'aller plus loin, aux pieds du Dieu qui pardonne : elle lui fait voir ses plaies saignantes, son cœur ouvert, et, toute prête à tomber dans les âmes qui ne s'obstinent pas à demeurer fermées, la vertu purificatrice qui sort de toutes ces blessures. C'est au pied de la croix qu'a lieu la première rencontre du pèlerin qui désire se relever de ses chutes et de Dieu qui ne descend lui-même si bas que pour donner à l'homme le moyen de remonter jusqu'à lui.....

Après la croix, la fontaine. Vous pourrez boire de l'eau qu'elle vous offre, y baigner votre visage, y plonger quelque membre malade, Dieu pourrait y mettre, à votre usage, une vertu miraculeuse. Combien de fois et en combien de lieux n'a-t-il pas donné à l'eau la puissance de guérir ! Dieu prend en pitié notre faiblesse, et pour mieux nous attirer à lui, il nous fait prendre les chemins que nous connaissons le mieux. Les énergies surnaturelles qu'il donne, par intermittence, à certains éléments qui sont à notre usage, ont pour but d'amorcer notre confiance et de vous faire tourner les yeux vers les merveilles permanentes, et d'un ordre plus élevé, dont ils ne sont que l'instrument et le symbole. Lavez-vous dans l'eau de la fontaine : mais n'oubliez pas qu'il est pour l'âme d'autres

bains et d'autres purifications. Buvez de l'eau de la fontaine : votre soif en sera calmée pour quelques heures : mais souvenez-vous qu'il est une autre eau, une eau vivante, qui jaillit du sein de Dieu même et que celui qui en boit n'aura jamais soif...

La chapelle est le cœur même du pèlerinage.

Voyageurs, voyageurs, le chemin qui conduit de ce monde à l'autre est obstrué d'obstacles et de difficultés de toutes sortes : on y est déchiré par les ronces et les épines, on s'y salit dans la boue et dans la poussière, on y est arrêté par de violentes tempêtes, et souvent on y trouve des ennemis à qui il faut disputer la liberté de passer. Il suffit d'y avoir quelquefois marché quelques jours, quelques heures même, pour être las, pour désirer du repos. La chapelle du Pardon vous attend, au bord du chemin, les portes grandes ouvertes pour vous recevoir. Arrêtez-vous et entrez-y : la plus généreuse hospitalité vous est offerte. Refaites vos forces épuisées, pansez vos plaies, guérissez vos blessures. Déposez vos vêtements souillés et déchirés : à la place de ces haillons, prenez ces vêtements nouveaux que la grâce de Dieu a tissés pour vous dans des ateliers plus riches que ceux où s'habillent les princes de la terre : prenez la robe nuptiale.

Le voyage vous a épuisé, vous avez faim et vous avez soif : prenez part au festin que l'on a préparé tout exprès pour vous. Vous vous y assoirez à côté d'amis qui se réjouiront de votre présence et dont la vue vous reconfortera. C'est dans la chapelle même que se dresse le vrai banquet du Pardon : mangez à pleine bouche, buvez à plein cœur : vous sortirez de table, capables de franchir, dans la joie de la force reconquise, de nouvelles et difficiles étapes.

Vous avez peur de l'obscurité de la route, la voie est bordée de précipices, on ne sait où poser le pied. Ne quittez pas la chapelle, sans rallumer le flambeau qui servira à vous éclairer, ou du moins sans le raviver, s'il n'était pas complètement éteint. Le cierge dont vous avez fait briller la flamme devant la statue du saint, n'est que le symbole de la lumière plus haute dont vous avez besoin pour guider vos pas. Et cette lumière, vous la trouverez dans les conseils de prêtre à qui vous avez

révélé votre conscience, dans l'enseignement de l'orateur que l'on aura chargé de vous adresser la parole ; vous la trouverez aussi dans votre âme, que Dieu n'aura pas visitée sans y jeter de vives illuminations.....

Et lorsque vous aurez parcouru les trois stations de votre pèlerinage, quelle journée bien remplie ! Quels moments précieux dans votre existence ! Votre âme aura vécu quelques heures, bien au-dessus des soucis des choses terrestres, où elle risque de se matérialiser, dans de très hautes régions, où elle n'a, pour ainsi dire, à s'occuper que d'elle-même. Elle se sera idéalisée dans le monde divin où il lui aura été donné de se plonger pendant quelque temps...

Ce qui augmentera votre joie, ce sera la pensée qu'elle pourra se renouveler fréquemment. Et vous remercerez Dieu d'avoir semé à profusion dans le pays que vous habitez ces oasis bienfaisantes, tout le long de l'aride chemin, aux confins de deux mondes, celui d'en bas où l'on a toujours une tendance à retomber, et celui d'en haut toujours prêt à s'entr'ouvrir au-dessus de nos têtes.

*
**

Aux directeurs de pèlerinage :

Le sort du Pardon breton, en grande partie, est dans vos mains.

Il y a quelques Pardons de frairie, quelques Pardons de paroisse, dont l'avenir est plein d'incertitude. On n'a pas encore le droit de prétendre qu'ils ont vécu. On n'ose pas affirmer qu'ils vivent. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'ils durent.

Ce sont des pardons stationnaires. Les actes s'en accomplissent en vertu d'une habitude avec laquelle on ne voudrait pas rompre ouvertement : on chante la grand'messe, on processionne, on prononce le traditionnel panégyrique, on allume le feu de joie. Mais il manque ce qui se trouvait à l'origine de la fête, la force d'impulsion qui crée le mouvement ou qui continue à lui imprimer la même vitesse.

Combien de fois n'a-t-on pas entendu des prêtres se plaindre :

« Nos Pardons se meurent, nos Pardons sont morts. Nous n'avons pas les éléments dont nous aurions besoin pour leur donner un regain de vie. Nos saints ne sont plus aussi connus, aussi aimés, aussi invoqués qu'autrefois. Ils ne nous abandonnent pas : c'est nous qui les abandonnons. Comment rajeunir la dévotion, naguère encore si vigoureuse et aujourd'hui défaillante ? Nous tournons dans un cercle vicieux : nous comptons sur la vitalité de nos pardons pour ranimer la piété de nos fidèles ; et c'est par la foi de la population que nous pourrions relever nos pardons, qui tombent ou qui sont déjà à moitié tombés ».

Il est très certain que ces deux choses se font valoir l'une l'autre, et qu'elles se servent mutuellement de cause ou d'effet. Mais, pour savoir dans quelle mesure, ces plaintes sont justifiées, il serait bon de se demander aussi si la foi des populations et la vitalité des Pardons ne dépendent pas d'un principe supérieur et si ce principe ne se rattache pas lui-même à ce qu'on appelle la bonne volonté ou d'un terme plus juste, la sainteté.

En tout cas, le danger signalé n'est pas à craindre pour vous. Les Pardons dont vous avez la charge ne sont pas menacés d'une décadence prochaine. Ce sont du reste les plus importants à conserver, et peut-être les seuls. Les fidèles y accourent de toute part ; et rien ne vous manque pour entretenir et pour raviver la dévotion.

Vous avez sous vos ordres un nombreux clergé ; les prêtres se pressent à vos fêtes ; souvent on voit se mettre à leur tête des prélats du plus haut rang. Rien de plus facile pour vous que d'entourer « nos mystères » du magnifique encadrement de la liturgie sacrée. C'est seulement dans vos temples qu'on peut voir se dérouler à l'aise, comme dans les cathédrales, et se développer dans son harmonieuse simplicité, le drame émouvant dont nos églises sont le théâtre. Ce spectacle où rien n'est livré au hasard, les couleurs du décor, les mouvements des personnages, les actions qu'ils accomplissent, le chant, le récit, tout cela parle à l'imagination et au cœur des fidèles même les moins instruits. C'est une sublime leçon que l'Eglise donne à ses enfants sur l'objet le plus élevé de la

religion et que cette incomparable maîtresse d'école fait pénétrer jusqu'au fond de l'esprit par le moyen des sens.

Vous pouvez faire appel à des prédicateurs de renom. Les orateurs de talent se font une gloire d'animer vos réunions par une parole qui, dans l'une ou l'autre langue, donne aux auditeurs, avides de les entendre, d'inoubliables enseignements.

Vous disposez de chantres habiles, de maîtrises disciplinées dont la voix, tout en obéissant à des règles savantes, sait interpréter dans un langage expressif et accessible à tous, puisqu'il est celui de la sensibilité, tous les émotions, tous les sentiments de l'âme chrétienne, les vives affirmations de la foi, les saintes joies de l'espérance, les ardeurs d'un amour qui, par delà les choses d'ici-bas, s'attache à la Beauté souveraine, les inénarrables gémissements de l'âme qui pleure à la vue de ses fautes.

Vous pouvez organiser de magnifiques processions. Ailleurs ce sont des enfants, des femmes, des congréganistes, quelques vieillards, que l'on voit défiler entre deux haies de curieux — de curieux qui du reste ne comprennent pas grand chose à ce spectacle touchant et qui ne savent pas voir combien il y a de puissance cachée sous cette apparente faiblesse. Vous, vous faites marcher des foules, qui donnent l'impression de la force et qui imposent le respect.

Dans un Pardon, rien de plus désiré, rien de plus impatientement attendu que la procession. Il y a, dans cette chose cependant très simple je ne sais quoi de si solennel et en même temps un symbolisme si clair que les incroyants eux-mêmes le contemplent avec plaisir et ne peuvent s'empêcher de l'admirer.

C'est surtout pour les fidèles qu'il a toute sa signification.

Les uns y voient une manifestation, et ils veulent qu'elle ait le caractère d'une milice qui prend devant tous conscience de sa force. Le chrétien n'a pas seulement sa foi à pratiquer dans des catacombes et dans des églises, il doit la proclamer

au dehors, très hardiment. La procession, avec la croix et les bannières, qui sont bien des drapeaux, est une sorte de défilé militaire : c'est le culte transporté de l'intérieur du temple dans la pleine lumière du soleil : c'est la prise de possession de la rue ou de la place publique par des hommes qui mettent leurs droits de citoyens au service de leur conscience religieuse.

Les autres la considèrent comme l'image en raccourci de la Rédemption et comme la représentation de sa marche triomphale à travers le monde. L'ordre même qu'on y observe est l'image de la hiérarchie dans l'église et des services publics qu'elle a organisés : en tête la Croix, le Christ, les deux bras longuement étendus comme pour attirer tout à lui, pour entraîner tout après lui : ensuite, les bannières, les statues, parfois même les reliques des saints, dont la vie et la mort sont un triomphe pour le chef qui les commande, un encouragement pour les imitateurs qui les suivent, toute une épopée religieuse et nationale qui se déroule au milieu des chants et des ovations ; puis les fidèles, qui aspirent à marcher sur les traces de ceux qui sont leurs modèles ; et en dernier lieu, le clergé, comme un corps d'élite, chargé de relever ceux qui tombent, de ramasser ceux qui traînent et de ramener ceux qui s'égarent.

Le Pardon serait-il complet, si vous ne donniez aux pèlerins le spectacle de cette force et l'encouragement de ce triomphe

Et même, quand vous l'aurez donné, votre œuvre sera-t-elle achevée ? Lorsque vous aurez élevé, épuré, ennobli, sanctifié l'âme du pèlerin, ne vous restera-t-il plus rien à faire ? Ne voudrez-vous pas, avant qu'il prenne le chemin du retour, lui procurer, si vous le pouvez, des joies moins austères que celles de la dévotion ?

Notre peuple est comme tous les autres peuples, un peu enfant. Peut-être l'est-il plus que d'autres. On ne peut exiger de lui un effort très prolongé de réflexion et de méditation. Les nobles émotions que lui donne sa foi ne lui suffiront pas. Il en a besoin, il s'y complaît : c'est là sa haute vie. Mais il ne saurait se maintenir à ces sommets que d'une manière

intermittente et comme périodiquement. Il faut qu'il en descende ou qu'il entombe, parce qu'il a besoin de vivre, à des altitudes plus modestes, par les sens et par l'imagination.

C'est ce qu'ont très bien compris ces marchands de plaisirs grossiers dont l'industrie vient s'étaler auprès de nos chapelles les plus vénérables et les plus respectées ; ils guettent le pèlerin, à l'issue des cérémonies, afin d'exploiter sa sensibilité inassouvie : ils lui offrent des joies sensuelles et capiteuses où il ne tardera pas, pour peu qu'il s'y livre, à s'enivrer et à s'étourdir.

Ne voulez-vous pas le détourner de ces distractions où se dissiperaient bien vite les impressions de son pèlerinage ? Ne lui offrirez-vous pas des récréations plus saines, des plaisirs moins tumultueux, et même des jouissances élevées ou il trouverait sous la forme d'art populaire, l'écho vivant des fêtes auxquelles il vient de prendre part ?

Parmi les arts qui plaisent au peuple, pourquoi ne pas choisir celui qui lui plaît le plus, l'art dramatique, la représentation des mystères ?

L'entreprise présente bien des difficultés, et de plus d'une sorte. L'exemple de ceux qui ont réussi à les vaincre, vous dira qu'elles ne sont pas insurmontables. D'autre part, le moment paraît bien choisi pour introduire cette heureuse innovation. Nous assistons de nos jours à un magnifique réveil de la langue et de la littérature bretonnes. De la vieille ruche qui avait dormi et que l'on croyait en train de mourir, a surgi un essaim qui bourdonne beaucoup, dit-on, mais qui, grâce à Dieu, travaille aussi beaucoup. A l'œuvre, on connaît l'artisan. La richesse du butin qui a déjà été cueilli nous montre combien ce bruit est plein de promesses et combien ce labeur sera fécond. Nous possédons en plus grand nombre que jamais des écrivains bretons très remarquables. Il y a surtout toute une pléiade d'auteurs dramatiques qui, à une science de la langue qu'on n'admire pas assez, joignent l'amour des traditions nationales et le goût des choses religieuses.

Pourquoi ne pas utiliser ces talents que Dieu a suscités parmi nous ? Pourquoi ne pas avoir, en prolongement de vos chapelles et de vos riches basiliques, un théâtre où les pèlerins

viendraient goûter une littérature qui serait faite pour eux ?

Il faut, en effet, qu'elle soit avant tout, populaire.

Elle ne le serait pas, si, par une interprétation inintelligente du mot, elle se proposait de sentir et de penser basement, comme on le fait trop souvent dans le vulgaire ; ou si elle parlait le langage, violent et grossier, qu'on entend parfois au village et dans la rue. Elle ne serait plus que triviale et bouffonne ; elle mériterait les reproches qu'on adressait avec raison aux mystères dégénérés qu'on représenterait encore vers le milieu du dernier siècle, et que l'autorité ecclésiastique a fini du reste par interdire.

Le théâtre méritera d'être appelé populaire, lorsqu'il parlera le langage simple à la fois et élevé, que la foule entend très bien, alors même qu'elle ne serait pas toujours capable de le parler ; lorsqu'il traduira des sentiments et des pensées que la foule ne saurait exprimer elle-même, et qui pourtant la ravissent parce qu'elle les éprouve confusément et que ce qu'on lui dit répond à ses aspirations les plus nobles et les plus élevées.

S'il arrive qu'une telle littérature reçoive l'approbation des artistes et des lettrés, ce sera un succès dont il est juste que les auteurs bénéficient. Mais il devra s'obtenir sans qu'on y pense, surtout sans qu'on le recherche. Du jour où il serait désiré pour lui-même, et si jamais l'image de ces juges plus instruits s'interposait entre les auteurs et le vrai peuple dont les suffrages sont ici les plus précieux, c'en serait fait du théâtre populaire. Il porterait en lui-même la cause d'une décadence inévitable. Tôt ou tard il tomberait, non, comme l'autre, en descendant volontairement très bas, mais pour avoir voulu s'élever trop haut.

Si vous voulez donner une attraction de plus à vos représentations, choisissez vos acteurs dans le peuple lui-même. Les spectateurs écouteront plus volontiers, ils s'intéresseront davantage à l'action, s'ils savent que les rôles sont tenus par des gens qui leur ressemblent, qui partagent leurs travaux, et qui ont la même mentalité.

L'art n'aura rien à y perdre. Il y a dans le peuple de nos campagnes des ressources artistiques auxquelles il ne manque

que d'être employées. Tel paysan, tel artisan, aura dans la représentation de nos mystères, une habileté de jeu, une puissance d'émotion, à laquelle n'atteindront que très difficilement les amateurs et les professionnels. Pour interpréter un drame religieux, nos chrétiens n'ont pas besoin de prendre une âme d'emprunt ; ils saisissent, sans effort, des pensées qui leur sont familières, des sentiments qu'ils éprouvent eux-mêmes fréquemment pour leur propre compte. Ils jouent moins leurs rôles qu'ils ne les vivent.

Vous exigerez surtout que le théâtre demeure dans une dépendance entière du Pardon.

Il s'y rattachera par le choix du sujet et par l'inspiration qui sera toujours nettement chrétienne. La vie de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge, la légende du saint Patron, l'histoire de la fondation du pèlerinage, l'hagiographie générale, les pratiques religieuses, sont des sources inépuisables où les auteurs de talent qui accepteront de collaborer avec vous ne seront pas embarrassés pour trouver soit les événements qui sont de nature à intéresser les spectateurs, soit les hautes leçons qui doivent se dégager de la représentation.

Il se soumettra également à votre direction par la réglementation qui régira le moment et la durée du spectacle. Le mystère se gardera bien d'empiéter sur les cérémonies religieuses, ou par la longueur démesurée des séances, ou par le choix d'une heure inopportune qui amènerait de regrettables coïncidences.

Vous aurez le droit de vous souvenir, les auteurs et les acteurs auront le devoir de se rappeler, que les mystères sont faits pour les Pardons, non les Pardons pour les mystères.

*
**

Aux régionalistes chrétiens :

Vous demandez que le Pardon soit une chose bretonne. L'idée que le Pardon pourrait ressembler aux fêtes similaires des autres pays vous indigne très profondément. Ce n'est pas assez pour vous qu'il soit une manifestation de foi religieuse, il faut de plus qu'il soit une manifestation de l'âme nationale.

Cette fleur chrétienne, une des plus belles, une des plus éclatantes de notre pays, vous voulez qu'on respire en elle tous les parfums de la forte terre où elle s'épanouit. Pour vous le Pardon ne serait plus le Pardon, si l'on n'y trouvait pas la Bretagne avec sa langue, ses croyances particulières, ses coutumes, ses costumes et tout cet ensemble de caractères qui n'appartiennent qu'à elle.

Vos revendications sont on ne peut plus légitimes. Mais il est permis de demander à quel principe vous avez recours, sur quelle force vous comptez pour obtenir qu'elles triomphent. S'il est nécessaire de bien voir le but qu'on veut atteindre, il ne l'est pas moins de connaître la route qui y conduit.

Avez vous tous choisi le vrai chemin ? Avez-vous en main, les uns aussi bien que les autres, le flambeau qui seul peut vous éclairer ?

Vous êtes chrétiens, vous êtes catholiques, vous êtes l'élite religieuse de votre pays : faites donc crédit à la religion dont vous vivez, à l'Eglise qui se confond avec elle, et aux forces vives qu'elle tient de Dieu pour aider au succès de toutes les causes justes.

Elle seule vous préservera des exagérations et des utopies où on se laisse facilement entraîner, quand il s'agit de l'amour propre national, et qu'on a éveillé les susceptibilités de race, les plus irascibles de toutes et les plus malaisées à satisfaire. Dans ces questions complexes et délicates où le sentiment prend une si grande place et tend à supplanter la froide raison, elle seule vous fera éviter les faux pas, les arrêts stériles, et elle vous épargnera surtout ces divisions douloureuses qui seraient fatales à la belle cause dont vous êtes les vaillants défenseurs.

Faites-lui crédit, laissez-la exercer son influence par sa vérité si lumineuse, par sa morale si noble et si pure, par sa liturgie qui est sa prière sacrée et son incomparable esthétique. Et même ne vous contentez pas de la laisser agir : ouvrez-lui les voies toutes larges. Que, grâce à vous, son influence se répande en étendue et en profondeur, autour de vous et en vous. Obtenez que sa volonté soit faite et que son règne arrive : vous aurez travaillé pour la Bretagne autant que pour

l'Eglise. C'est par le progrès religieux que vous pourrez mesurer le progrès des idées qui vous sont chères.

Quelques-uns parmi vous craindraient-ils que notre religion, parce qu'elle est catholique, n'ait pour conséquence de détruire les différences qui existent entre les peuples, et d'établir dans une Eglise une et universelle une absolue uniformité par l'effacement des caractères de race ?

Comment cette opinion pourrait-elle subsister encore, quand l'histoire lui a infligé depuis bien longtemps le plus éclatant démenti ?

On a bien souvent répété que l'Eglise — l'Eglise catholique, s'entend — sans jamais cesser d'être elle-même, sans abandonner aucun de ses principes essentiels, sait s'adapter à tous les tempéraments, à toutes les mentalités. En échange de la vie supérieure qu'elle offre aux peuples et aux individus, elle n'exige aucun sacrifice qui soit incompatible avec leur force et leur grandeur propre. L'arbre que Jésus-Christ a planté s'acclimate partout sans jamais enlever aux sols différents où il est appelé à croître les énergies spéciales qu'ils ont reçues de la nature.

Ce n'est pas assez dire ; ou du moins, si la vérité est là tout entière, elle déborde de toutes parts l'image un peu étroite où on a cru pouvoir la renfermer.

L'arbre divin est d'une essence supérieure et unique. On ne s'attend pas qu'il vive uniquement à la façon de ceux qui ont une origine toute terrestre. Ceux-ci épuisent les énergies de la terre dont ils vivent. Lui au contraire, quand une fois il s'est implanté dans un sol, grâce à la vertu qu'il reçoit d'en haut, il assainit ce sol et il le féconde. Plus ses racines sont profondes, plus l'action qu'il exerce est efficace. Il va chercher les forces latentes, il éveille les forces endormies, presque toujours les meilleures ; il préserve jalousement celles qu'on ne trouve que là ; il les reçoit toutes, il les purifie, et, en leur communiquant sa vie propre, il leur donne la vertu de produire, en collaboration avec lui, cette riche végétation où l'on reconnaît sans peine, avec les influences qui ne sauraient venir que de lui, celles qui ne peuvent venir que de la terre elle-même dont il a accru la puissance et la générosité.

Quelles variétés, quelles diversités de floraison on admire dans les différentes églises nationales qui cependant se rencontrent toutes sur le terrain de l'indispensable unité catholique ! Comme notre religion sait mettre en valeur les aptitudes originales des nombreuses familles de peuples qu'elle civilise ! Tous les catholiques du monde ont le même *Credo*, le même code de morale, les mêmes pratiques essentielles : et pourtant, au sein de cette harmonie qui unit toutes les intelligences et tous les cœurs, quelle diversité dans les œuvres, dans les habitudes, dans les préférences, dans la mentalité !

Cette diversité est même si grande qu'elle a fait croire à quelques-uns que le catholicisme ressemblait à la justice plaisante dont parle Pascal, et ils l'ont accusé de changer comme elle avec les degrés du méridien. Reproche tout aussi mérité que le premier, ce qu'on ne songerait pas à relever, si l'on n'avait à répondre à ceux qui accusent l'Eglise d'imposer à tous les hommes, à toutes les nations, à toutes les races une désolante et stérile uniformité, et si on n'était obligé de faire bien voir qu'elle ne surnaturalise les peuples que pour les perfectionner dans le sens de leurs qualités natives, et qu'elle ne les rapproche les uns des autres dans sa profonde unité qu'en fortifiant en chacun d'eux ses qualités propres et sa physionomie originale.

La Bretagne n'a pas à se plaindre de l'action que l'Eglise a exercée sur elle. Sa part est une des plus belles et des plus enviées. Ce qui la distingue parmi les provinces françaises, ce qui lui donne une place à part dans le monde, c'est, en même temps que ses croyances et ses coutumes religieuses si particulières, ses qualités de race si rares, dont la foi chrétienne seule a été le puissant excitateur et la providentielle sauvegarde.

Ayez donc confiance en l'Eglise : vos espérances ne seront pas trompées. « Cherchez d'abord le royaume de Dieu, tout le reste vous sera accordé par surcroît. » Si le Pardon est aussi chrétien que l'Eglise le désire, il sera aussi breton que vous le voulez.

* *

A tous ceux qui aiment le Pardon :

« Qui sauvera le Pardon » ?

Qui amènera, les jours de fête, aux chapelles qui couvrent notre pays, des foules de plus en plus nombreuses ? Qui rendra les pèlerins plus recueillis, plus pieux, plus éclairés, plus désintéressés, plus bretons ? Qui écartera de nos assemblées religieuses les spectacles qui les dégradent, les divertissements qui les corrompent, les industries malsaines qui les défigurent, les habitudes vicieuses qui les déshonorent, les superstitions qui les paganisent ?

Qui fera comprendre à ceux qui les fréquentent que les Pardons sont avant tout, comme le dit le mot lui-même et comme le demandent l'institution primitive, des lieux d'asile où les malheureux sur qui pèse la menace des châtimens divins, trouvent un refuge plein de sécurité et les moyens de rentrer en grâce avec celui dont ils ont provoqué l'irritation ? Qui fera de chacun de nos lieux de pèlerinage, du plus petit au plus grand, du moins connu au plus renommé, un ardent foyer d'idéal où les âmes, en se soumettant aux influences divines qui se font sentir là plus abondamment qu'ailleurs, viendront s'approvisionner de lumière et de force, de beauté et de bonté ?

La réponse a déjà été faite. Elle est venue de quelqu'un que la *Revue* n'avait pas songé à consulter.

Aux amis qui lui demandaient comment on préserverait nos édifices religieux de toutes sortes, nos cimetières et nos églises, ces suprêmes et derniers asiles d'un idéal dont la France ne peut se passer, si elle veut vivre, aujourd'hui menacés par une invasion de barbares, M. Maurice Barrès écrivait que nos églises, si elles doivent être sauvées, ne le seront que par des Saints.

En passant par la plume d'un incroyant, ce mot si chrétien et si hardi, si hardi qu'il fait peur, n'a rien perdu de sa profondeur ni de son opportunité, et il s'applique avec une justesse surprenante à la question qui nous intéresse.

En définitive, c'est le même problème qui se pose sous les différentes formes que lui donnent les préoccupations locales. Qu'il s'agisse des églises, des cimetières ou de nos chapelles

de pèlerinage, il est toujours besoin de savoir où est la force qui s'opposera le plus efficacement aux flots de la barbarie qui monte à l'assaut de la civilisation religieuse et qui ne veut laisser que des ruines après elle.

Vous qui aimez nos Pardons, autant et peut-être plus que M. Barrès n'aime les églises et pour des raisons plus hautes, n'avez-vous pas gémi de les voir à demi désertées par les fidèles, ou, ce qui est bien pis, à moitié envahies par des forces étrangères ou même hostiles ? et, lorsque vous avez cherché les moyens de les libérer, ne vous êtes-vous pas surpris à murmurer, au fond de votre âme croyante, le mot décisif, la grande vérité, dont un autre a trouvé la formule : « les Pardons ont besoin de Saints ».

* *

Telle est, trop longuement exposée, la conclusion que j'ai cru devoir donner à l'enquête de la *Revue Morbihannaise* sur les Pardons.

Elle est religieuse et même quelque peu mystique. Je doute que ce soit un tort ; mais si c'en est un, je ne suis pas le seul coupable, et je demande qu'on fasse retomber la plus grande part de responsabilité sur le sujet lui-même, qui est de nature assez grave, et sur les articles, résumés ici, où j'ai trouvé l'inspiration.

Cette conclusion, est-elle assez vive, assez décisive, assez directe ? je ne le crois pas. Je n'ai pas voulu qu'elle le fût.

Elle se trouve à l'état diffus dans toutes les pages de ce travail, je me suis efforcé de la condenser un peu dans les dernières pages, surtout dans les dernières lignes. Mais elle n'y est pas nettement exprimée ; et bien qu'on l'entrevoie, elle demeure encore enveloppée, comme le fruit prêt à sortir de sa gaine à moitié ouverte. Je n'avais pas mission pour faire davantage.

Mon rôle se bornait à jeter quelques lueurs sur un sujet obscur. C'est ce que j'ai essayé de faire, mais l'homme qui rend le plus bel hommage à la vérité n'est pas toujours celui qui élève le flambeau où elle brille, mais celui qui agit à la lumière qu'elle répand.

E. LE GARREC.